

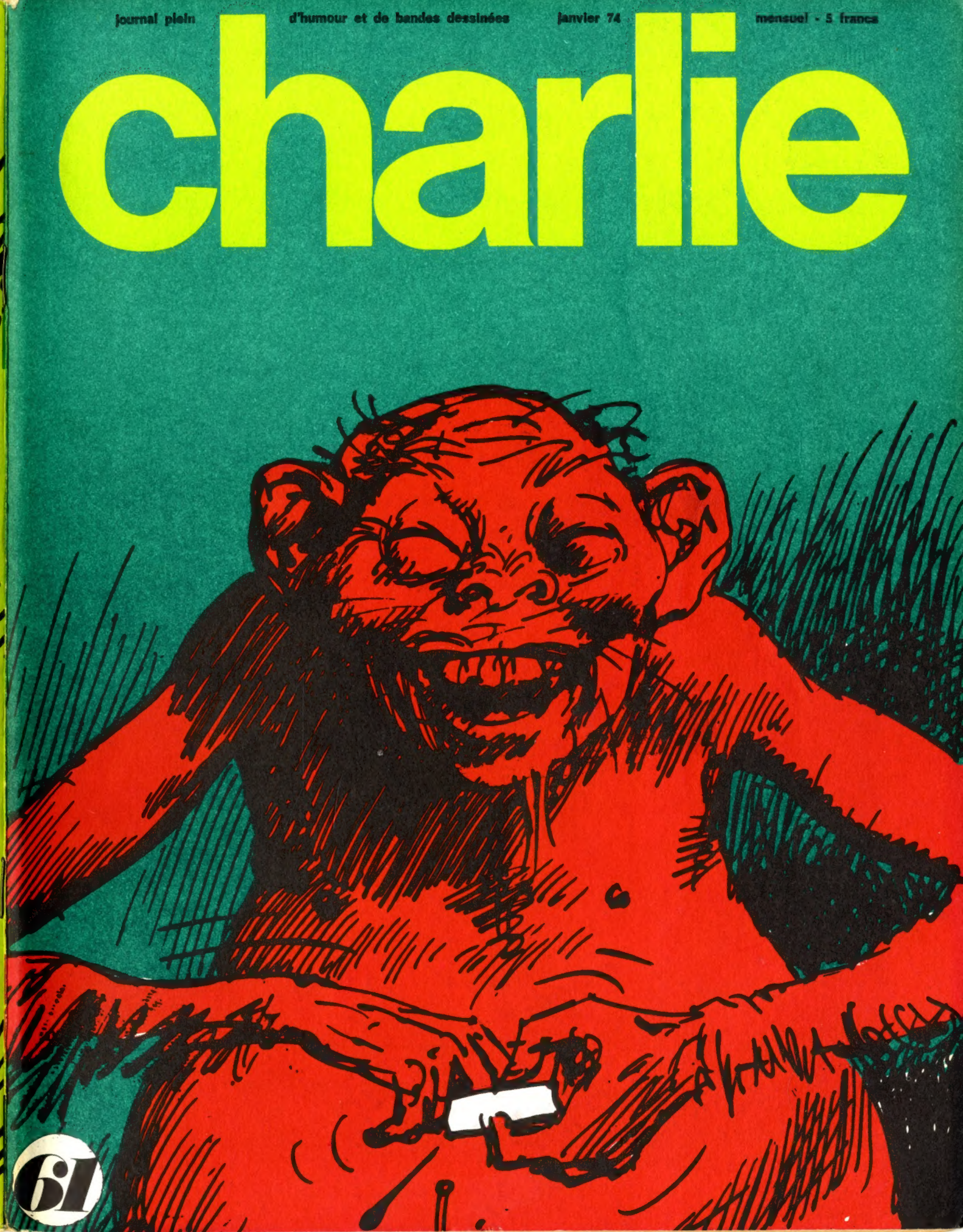
journal plein

d'humour et de bandes dessinées

janvier 74

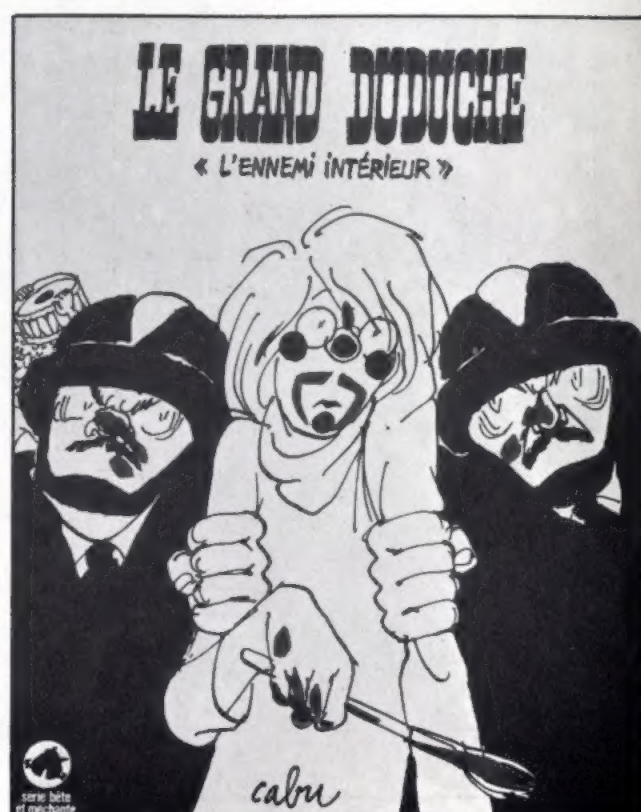
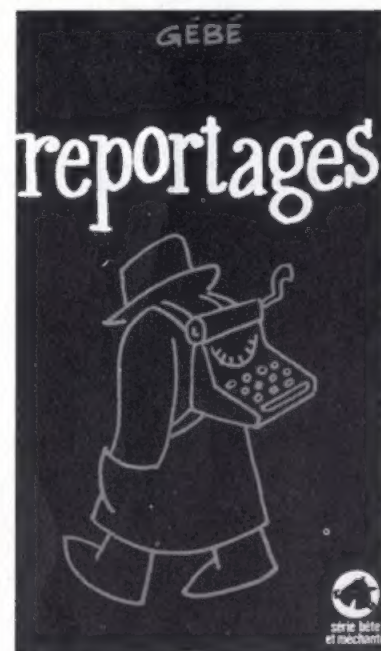
mensuel - 5 francs

charlie



4 livres bêtes et méchants de la série Bête et Méchante

En vente partout.
Et toujours dans les
librairies :
« On peut cogner,
chef » par Delfeil
de Ton.





« Les manufacturées », c'était à suivre, comme nous ne l'avions pas indiqué au numéro précédent. Je crois que Faldal et Pichard ne se sont pas rendu compte du tout qu'ils étaient en train de faire un petit chef-d'œuvre, c'est toujours comme ça que ça se passe. Quand on veut faire des chefs-d'œuvre on n'y arrive jamais et puis quand on fait des trucs pour se marrer crac ! C'est le chef-d'œuvre. Alors on essaie de tricher on se rapproche de la table de travail en sifflotant. Pom ! Pom ! Pom !, aujourd'hui je vais faire n'importe quoi, un petit truc pour rigoler genre « Candide » de Voltaire surtout pas un chef-d'œuvre. Mais ça ne marche pas toujours car il y a caché dans le tréfonds de votre dedans, le trac, l'angoisse, la table d'écoute avec un salaud qui surveille et qui note : « l'individu joue la comédie, ne croyez pas à son insouciance, il tremble de peur de ne pas faire un chef-d'œuvre », c'est comme ça la création.

« Le métier de Mario » Buzzelli. Une tranche de vie gluante, on a les rêves qu'on mérite. Je dois dire que je suis un peu perplexe devant ce genre d'histoire. Je jette un coup d'œil discret à mon voisin pour voir sa réaction avant de parler. Le voisin, c'est vous. Je saurai bien ce que vous en pensez, vous ne pouvez rien me cacher.

Et puis, et puis tout le reste. Des vieux qui font partie des meubles, des

nouveaux qu'on essaie, des gens qui parlent avec passion de ce qu'ils aiment, j'aime passionnément les êtres qui se passionnent, c'est ma seule passion avec les arbres et les petits oiseaux, j'aime les bandes dessinées aussi, mais je déteste ceux qui n'aiment que ça, il y a des types qui ont une culture uniquement faite de bandes dessinées, il y a des journaux de bandes dessinées réalisées par des types qui n'ont jamais lu que des bandes dessinées réalisées par des types qui n'ont jamais lu que des bandes dessinées, etc. Ça me fait peur, un oiseau ça ne fait pas « cui-cui », une goutte qui tombe ça ne fait pas « plop », un baiser ça ne fait pas « smack », l'amour ça ne fait pas « floc floc ».

Lisez « Charlie », le journal des gens qui aiment bien lire des bandes dessinées de temps en temps.

W.

Directeur de la publication : Georges Bernier
Rédacteur en chef : Wollnaki
Aide-tuteur : Cavanna
Éditeur : Willem
Editions du Square, s.a.r.l. au capital de 30.000 F
Siège social : 10, rue des Trois-Portes, Paris-5
Téléphone : 633-27-34
Abonnement 12 n° : 50 F
Étranger : 55 F
Dépôt légal : 1er trimestre 1974
Imprimerie : L.M.F., Paris-20
Distribution : N.M.P.P.

ACHETEZ
CHARLIE HEBDO
LE JOURNAL
QUI SE SERAIT
APPELÉ
PROSPER HEBDO
SI CHARLIE S'ÉTAIT
APPELÉ PROSPER

bill tidy

« Fosdyke Saga ». Pendant la guerre, les Fosdyke qui furent prolétaires firent des affaires grâce au père qui ne manque pas de flair et grâce aux fils qui tiennent de leur père. Vive l'Angleterre.



FOSDYKE SAGA







à suivre

LA NOSTALGIA A L'ETAT PUR

Vous avez sûrement remarqué qu'il y a bien peu de films muets parmi les reprises, les résurrections et les rossignols que les exploitants qui passent pour s'intéresser à une clientèle intelligente et cinéphilique proposent au bon peuple. Les Chaplin et les Buster Keaton exceptés, avec peut-être un Land-gon ou un Lloyd et, bien entendu, quelques classiques soviétiques, on ne reprend absolument rien qui ne cause pas. Il est vrai que je suis en train d'oublier **Le signe de Zorro** de Douglas que les petits enfants ont pu découvrir l'année dernière, lequel n'est ni un comique ni un classique soviétique. Mais les petits enfants espéraient, instruits par des gens comme moi qui sont toujours là pour dire que ce qu'on voit c'est bien mais que ce qu'on pourrait voir c'est mieux et gâcher le plaisir de tout le monde, les petits enfants espéraient, dis-je, que Zorro serait promptement suivi du **Voleur de Bagdad** et du **Pirate noir**, ce qui ne s'est point produit. En termes d'art et d'essai, le film silencieux ne doit pas être tellement rentable.

Tous ceux qui ont lu dans les manuels que le film silencieux faisait un tapage épouvantable, avec ses orchestres à cordes pour les sentiments, à cuivres et à percussions pour l'action, ses « mighty Wurlitzers » (lisez grandes orgues), ses tapeurs de piano, ses Wagners, ses Verdis, ses partitions originales écrites par des Saint-Saëns et des Chostakovitchs, ses stars embarquées dans des tournées de prestige à seule fin de chanter la chanson leitmotiv d'un film devant le public des premières, tous ceux qui savent que ce cinéma-là galopait, frémissait, tourbillonnait, qu'il pouvait avoir des décors gigantesques avec des Babylones et des énigmes policières élucidées par des chiens policiers amateurs et privés, tous ceux-là, dis-je enfin, peuvent désormais se réjouir, car Henri Langlois vient d'inaugurer la petite salle de la Cinémathèque de Chaillot. Petite salle qui chaque jour donnera deux films d'avant le parlant, à 21 h et 23 h, si nos renseignements sont exacts. Petite salle, hélas, humble, timide et calfeutrée où ne se déchaîneront pas les orages des grandes orgues, mais qui fera bouger des fantômes dans un silence de crypte. Evidemment, il y a des cinglés qui rêvent de revoir Rin-Tin-Tin ou Lillian Gish dans des salles grandes comme le défunt Gaumont-Palace, des salles démentes à l'archi-



tecture ornementée comme ci-contre, aux plafonds comme des ciels d'Andalousie, avec des loggias et des balcons, des lustres comme des torrents pris par la glace, des halls d'entrée, des fumoirs et des chiottes avec des parquets comme des pistes à danser le tango. Il y en a qui se branlent en se faisant des programmes fantastiques dans la tête, ou des intermèdes musicaux (on appelait ça les « attractions ») seraient montés sur scène entre les actualités et le grand film, ballets produits avec un luxe inouï, avec des troupes de girls aux évolutions toujours les mêmes mais changeant de costume tous les huit jours, aujourd'hui petits lapins, demain hélicoptères, après-demain lépidoptères (Wolinski m'a promis qu'il passerait en pleine page la belle photo que j'ai piquée dans le livre de Ben M.Hall, **The best remaining seats** où l'on voit les girls du Roxy de New York dans les diverses tenues qu'elles arboraient, semaine après semaine). Evidemment ces phantasmes masturbatoires relèvent de la nostalgie pure, c'est du passé révolu, enfoui sous la poussière du temps et il y a un bail que le Roxy n'existe plus puisque c'est dans ses ruines qu'on voit Gloria Swanson sur l'autre photo ci-contre, photo également piquée dans le bouquin déjà cité, bouquin sûrement introuvable à l'heure actuelle, ce qui est la raison pour laquelle je le mets au pillage afin de vous faire profiter un peu des merveilles qu'il dispensait avec une prodigalité folle à ceux qui ont été assez malins pour l'acheter au moment où il fallait.

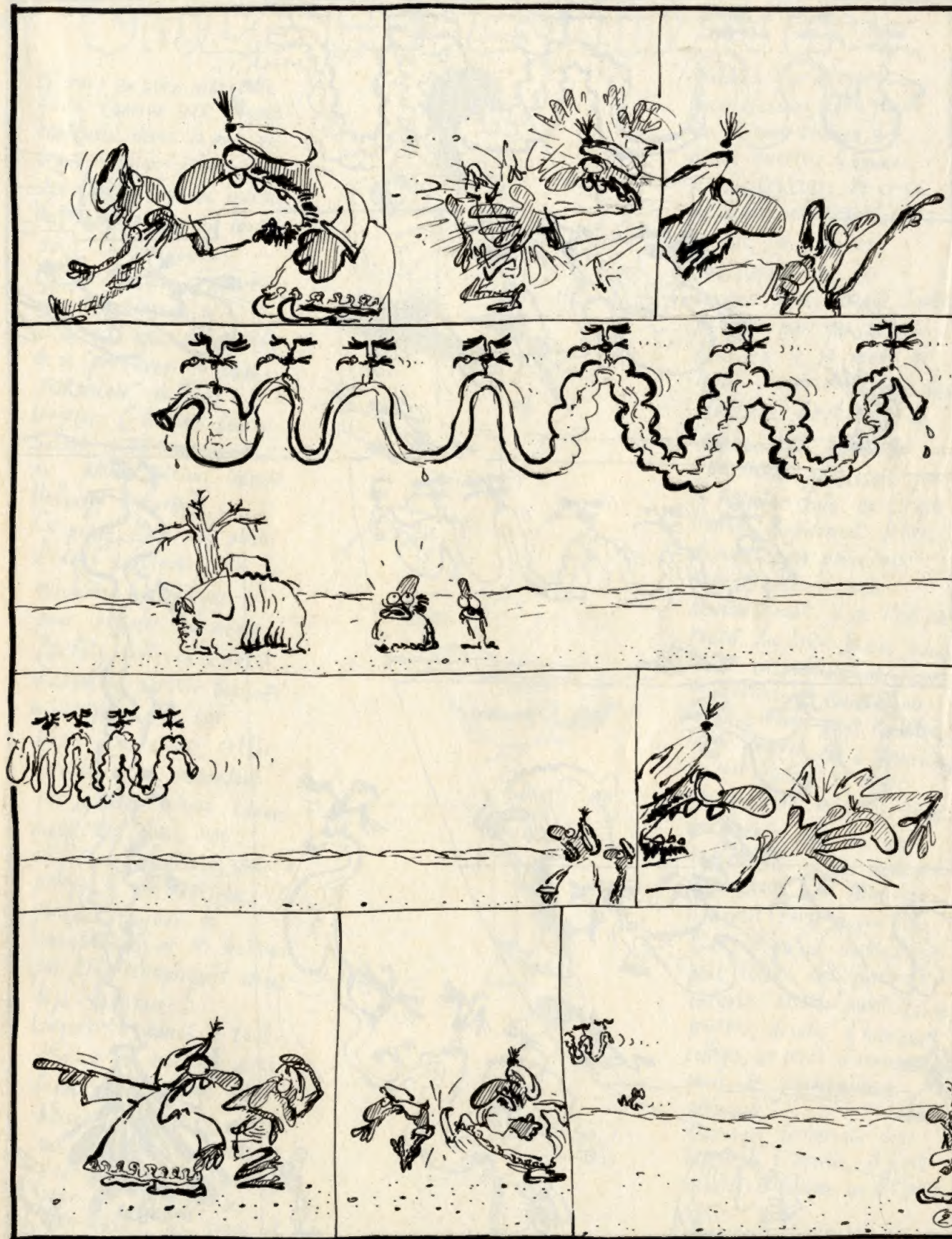
Comme on ne peut pas passer sa vie à pleurnicher sur le temps perdu, je vous dirai quand même qu'il y aura au moins un film récent, nouveau et contemporain à voir ces temps-ci. C'est **La montagne sacrée** de Jodorowski, que je n'ai pas encore vu. Mais j'ai vu un des deux films que Jodorowski a fait avant, **El topo** (la Taupe), ce qui me permet de signaler le dernier à votre attention.

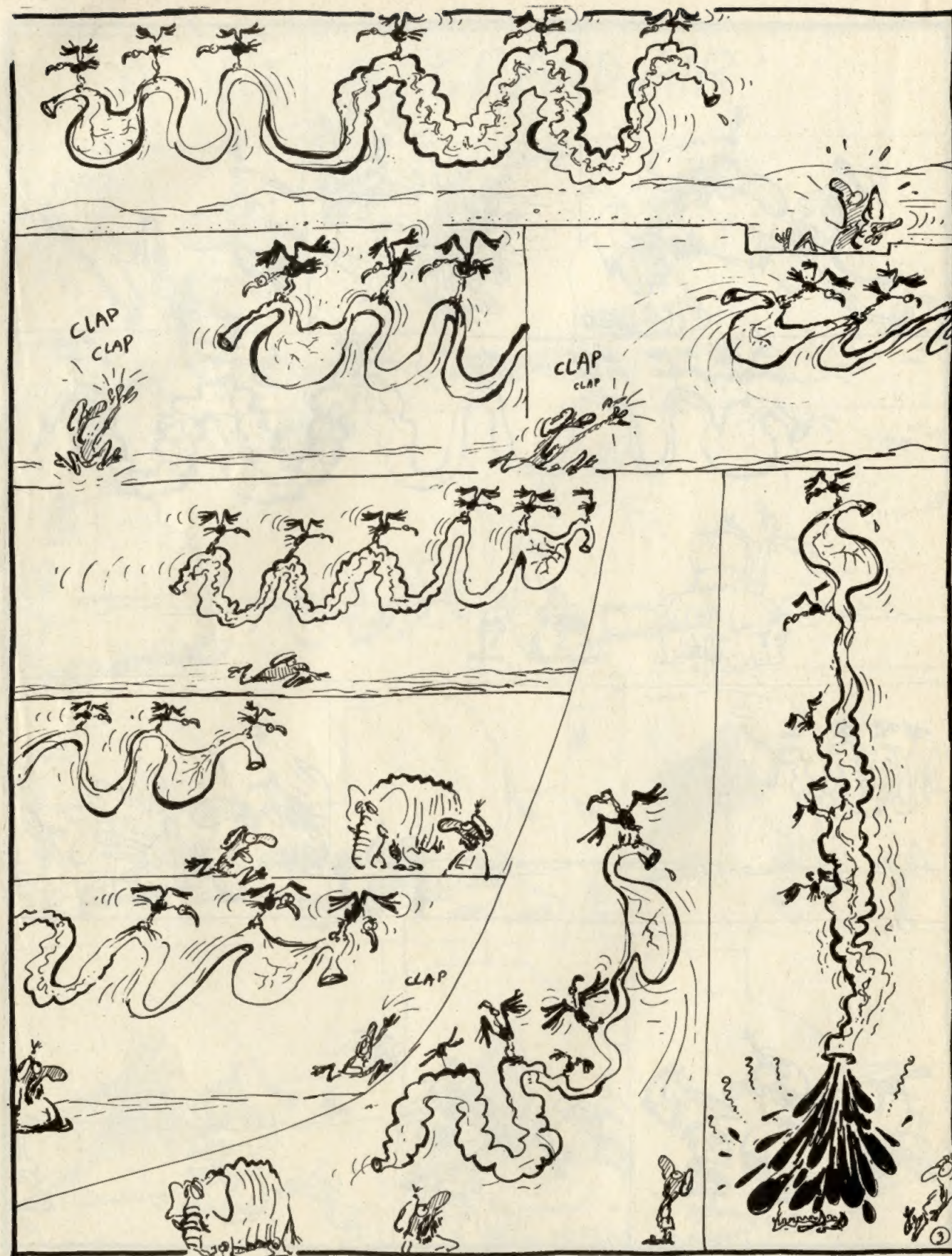
Jorodowski est un copain d'Arrabal ; et de Topor et **El topo** est assez arrabalien pour déplaire à pas mal d'entre vous. Seulement, Jodorowski en dépit de son humeur philosophique obscure et fuligineuse, est un cinéaste beaucoup plus doué qu'Arrabal et ses images hispanico-surréalistes tournées au Mexique ont souvent de quoi vous retrousser les doigts de pied. On se demande pourquoi **El topo**, qui est devenu depuis trois ans un des classiques de la jeune intelligentzia américaine, n'a pas encore été montré à Paris où l'on importe tellement de choses plus ternes.

Perez



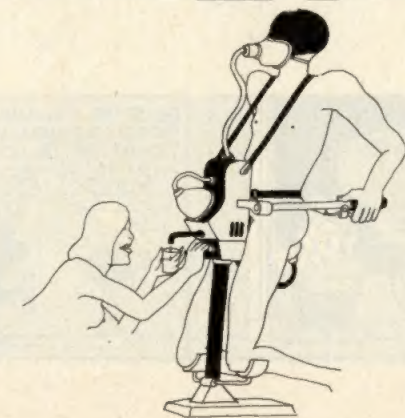
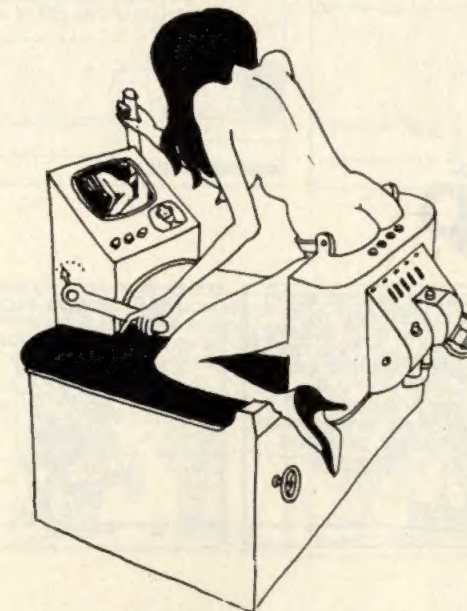
LA VIE AU GRAND AIR





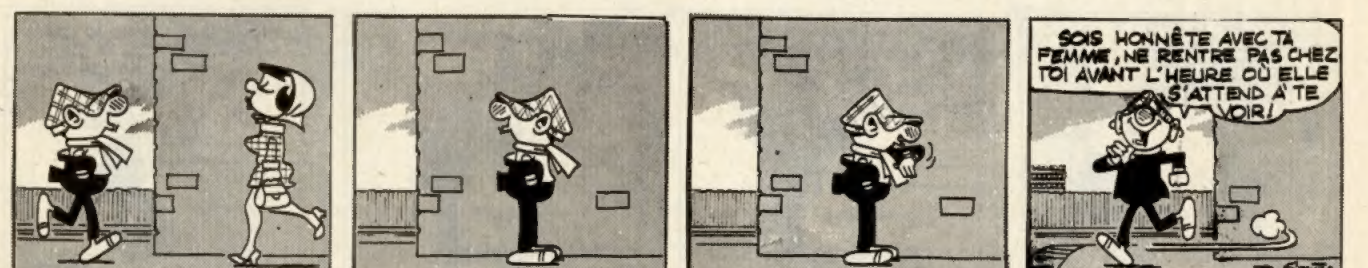
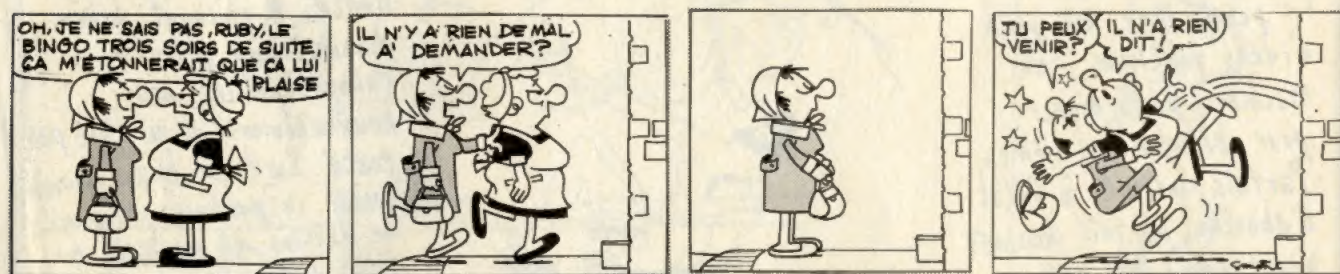
CHEZ LES ESTHETES

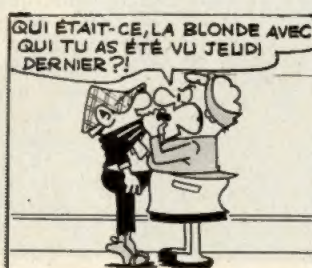
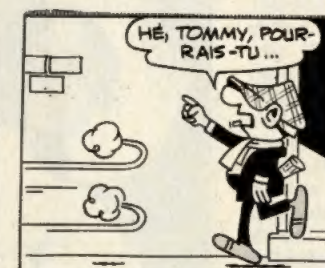
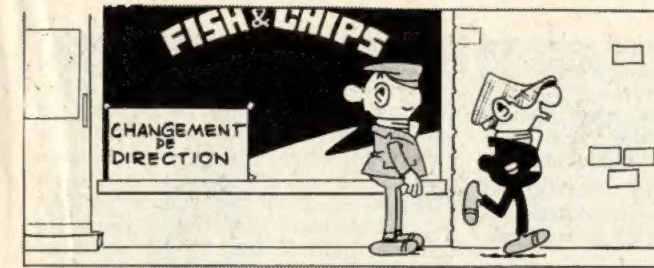
Si vous en avez marre de faire l'amour aux façons habituels avec la pue de transpiration, rides, verrues, mauvaise haleine, doigts de pieds mal lavés, poils chatouillants (et je me tais encore des infections), il serait une bonne idée de se procurer le livre "FORNICON" de Tomi Ungerer (DIOGENES éditions, Suisse, 9.80 francs suisses, ou BRUNA éditions, Utrecht, Hollande, 5 florins). Ce petit livre est plein d'idées pratiques, des machines à forniquer pour bricoler soi-même. Parfois indiqués à l'état d'ébauche, parfois dessinés minutieusement sur papier carreaux, ces bricolages ne demandent pas grande chose comme matériel. Avec une chaise de dentiste, une pompe à pneumatique, quelques tuyaux de caoutchouc et les lecteurs pas trop compliqués seront déjà satisfaits. Ungerer a pensé à tout: il y a une machine avec lequel un homme peut baiser six femmes au même moment, une machine pour toute la famille, pour des sportifs, les sado-maso's, les seuls et même nos amis les bêtes ne sont pas



oubliés par Ungerer. Les dessins font penser au science fiction d'avant-guerre. Comme les illustrateurs de ce s.f. il utilise et transforme ce que lui entoure. Dessinaient-ils des navires spatiaux de fonte peuplés par des héros habillés à la mode de 1930, Ungerer dessine des Moulinex érotiques de l'année 1970, quand FORNICON paraissait pour la première fois au tirage limité. Rapidement le livre devenait une pièce de collectionneurs, mais heureusement il ne l'est pas resté. Le très beaux journal Suck en publiait plusieurs de dessins et maintenant tout le monde peut l'acheter. Tomi Ungerer, né à Strassbourg en 1931 rôdait et avait plusieurs de métiers avant de devenir, à la fin des années 50 un des meilleurs illustrateurs de New York. Il aurait fait à peu près tout ce qu'un dessinateur peut faire: des livres d'enfants, dessins publicitaires, posters, dessins d'humour, collages, une série d'annonces pour le gouvernement allemand. Quoique le terrain dans lequel il travaille, il y est considéré comme un des plus forts. Pourtant FORNICON est mon favori.

Andy Capp





ORDRE, BEAUTÉ, LUXE ET BORDELS ORGANISÉS

L'ordre de la beauté, c'est Jacques-Henri Lartigue. Je vous ai déjà parlé de lui le mois dernier à propos d'**Instants de ma vie**, qui est un journal intime photographié. J'y reviens, et je ne peux vraiment pas faire autrement, avec **J. H. Lartigue et les femmes**. Parce que le sujet intéresse beaucoup de gens, parce qu'on vient de m'envoyer le bouquin et qu'il faut bien que j'en parle un peu et parce que c'est quelque chose à regarder à tout prix. Lartigue a photographié beaucoup de femmes. C'est un photographe chaste, son album ne comprend pas un seul nu, ce qui ne signifie pas nécessairement qu'il ne soit pas grisant. Comme toutes ses femmes sont habillées on pourrait imaginer que l'entreprise a un petit côté chronique de la mode et de la vie mondaine des premières années du siècle à nos jours. Il est vrai qu'elle a un peu de ça, qu'on passe des belles dames des allées du Bois aux mousaillonnes en pantalons immenses des plages de 1930 pour aboutir avec sérénité aux mini-jupes, mais comme tous ces portraits sont mis en scène de façon parfaitement géniale, on s'en moque. Partout, se manifeste le goût de vivre qui faisait tout le prix d'**Instants de ma vie**, partout la même gaité d'adolescent, la même curiosité des êtres, le même désir de fixer les moments privilégiés (et quand la vie ne lui offre pas de moments privilégiés, Lartigue les fabrique, sans que le résultat paraisse jamais artificiel). Quand elles sont sportives, les belles dames se retrouvent souvent les quatre fers en l'air, quand elles prennent des poses du genre *Vogue* ou *Harper's Bazaar*, elles jouent aux dames qui prennent la pose. Lartigue sait montrer qu'elles sont autre chose que des femmes de magazine. Quand elles sont en couleurs primitives, ce sont des pastels pointillistes où triomphent les roses roses, les lilas et les ombrelles japonaises; quand elles sont en couleurs contemporaines, elles sont moins surprenantes mais leurs occupations sont plus variées, elles ne se contentent pas de sourire sous des capelines, elles lavent le linge, piquent à la machine et il leur arrive d'être vieilles et plus très belles, mais de toute façon, Lartigue sait trouver de la beauté partout, voir la beauté de tout et nous l'imposer avec courtoisie mais sans réplique. Enfin, il nous prouve qu'il y a des stars qui sont assez belles pour être digne de faire la lessive dans un paysage impressionniste et les lavandières dont les gestes ont trop de

beauté pour qu'elles soient jamais des stars. Tout ceux qui auraient envie de nous dire que cet ordre voluptueux imposé par la beauté n'est qu'une forme déguisée d'un ordre moral hypocrite et sournois nous ennuient.

(J. H. LARTIGUE ET LES FEMMES — EDITIONS DU CHENE — 128 PAGES — 101 photographies dont 25 en couleurs — 80 F.)

La beauté de l'ordre, c'est Henri Cartier-Bresson qui s'en fait le chantre en retournant photographier l'U.R.S.S. dix-neuf ans après son premier voyage au pays socialistes. Chacun sait que Cartier-Bresson fait d'excellentes photographies et que l'U.R.S.S. offre une variété soigneusement répertoriée de sujets à photographier. On voit donc dans son livre beaucoup de citoyens soviétiques souriants ou recueillis posant devant de gigantesques panneaux représentant Lénine ou quelque grande figure révolutionnaire. On voit beaucoup de soldats en uniforme, d'ouvriers au torsos puissants, d'étudiants en train d'étudier, de paysans en train de paysanner, de militants en train de militer. Occidental et frivole, il s'ingénie aussi à montrer qu'il y a des moments où les étudiants cessent de se pencher sur leurs austères études (pour aller regarder des choses historiques dans les musées ou offrir des fleurs à des jeunes filles), où les paysans cessent de s'occuper de leurs moissonneuses-lieuses (pour chanter des chansons folkloriques ou porter des fleurs aux monuments à la gloire de



Lénine), où les militants cessent de militer (pour traverser d'un pas décidé de grands paysages usiniers ou regarder passer un cortège de paysans se rendant aux pieds du monument à la gloire de Lénine). L'imagerie soviétique n'a pas de secrets pour Henri Cartier-Bresson. Sa photo se fait documentaire et instructive, mais elle saisit la beauté imposée par l'ordre social et politique. Pour un peu, on se souviendrait du lyrisme didactique et glaçant des films de la période stalinienne tant les personnages que le photographe veut familiers paraissent des archétypes, tant les moments qu'il choisit paraissent exemplaires. Que tous ceux qui ne sont pas sensibles à cette sévérité qu'il convient de goûter en esthète décadent n'aillent pas ennuier ceux qui s'en purlèchent à l'avance.

(A PROPOS DE L'U.R.S.S. — PHOTOGRAPHIES DE HENRI CARTIER-BRESSON — EDITIONS DU CHENE — 172 PAGES — 141 PHOTOS EN NOIR ET BLANC — 75 F.)

PLAISIRS DE LA HAUTE SOCIÉTÉ DE BOSTON ET DU VATICAN

Il ne s'agit pas de caricature. Il ne s'agit pas de persiflage. Tomi Ungerer n'est pas non plus un dessinateur en proie aux cauchemars d'une imagination névrotique férue de visions d'épouvante et rompue à tous les artifices de l'arabesque et du grotesque. Tomi Ungerer dessine ce qu'il voit. Il a été invité à une soirée mondaine donnée par des gens qui doivent faire partie, si je comprends bien, de la haute société bostonienne ou quelque chose dans ce goût-là. Il a dessiné ce qu'il a vu, ce qu'il a vu derrière les maquillages, sous les robes du soir et les tuxedos (comme il doit sûrement arriver qu'on dise encore dans la haute société bostonienne ou dans une haute société dans ce goût-là. Ce qu'il a vu n'est pas très gai. Il faut dire que c'est même assez repoussant. Des beautés aux bouches véroleuses, au seins qui ressemblent à des phallus fatigués, ou qui sont de véritables trompes d'éléphants, ou des doigts crochus, des femmes du monde qui portent leurs tripes gangrénées en sautoir, des financiers qui feraient mieux de mettre leur slip sur la tête tellement on peut dire qu'ils ont des têtes de nœuds ou des têtes de glands. (Le langage grossier dit ces choses, Ungerer les dessine). Tous ses dessins sont accompagnés de légendes qui ont l'air d'avoir été découpées dans la chronique mondaine des gazettes de Boston ou d'une ville dans ce goût-là. Ce ne



sont que des « Mlle Anne de pèze, la plus jeune sœur de l'hôtesse, offrant des cigares » (qu'elle allume à la pointe du sein) et des « M. Bennet Gardon et Mlle Emerald Flanchet reviennent de la piste de danse, fatigués mais ravis ». Cette radiographie vitrioleuse vaut dix fois des films de cinéma aussi célèbres que **La grande bouffe**. Et là, au moins, rien n'est escamoté, on ne recule pas à la dernière minute, on n'essaie pas de rendre les choses un petit peu supportables. Il est vrai que rien ne saurait limiter un dessinateur et que ce qui est intéressant chez un dessinateur furieux comme Ungerer, c'est de le voir reculer ses propres limites et aller au delà de ce qu'il peut supporter de lui-même et des autres.

(TOMI UNGERER — UNE SOIRÉE MONDAINE — EDITIONS ALBIN MICEL — LES PAGES NE SONT PAS NUMÉROTÉES, JE NE VAIS PAS M'AMUSER À LES COMPTER MAIS IL Y EN A BEAUCOUP ET ELLES SONT TOUTES DESSINÉES.)

Toujours dans la haute société, Pino Zac nous entretient du Vatican et de ses menus plaisirs. Ce ne sont pas les plaisirs que vous croyez. D'après Pino Zac, les pontes du Vatican passent leur temps à jouer aux jeux de l'argent et du hasard. Poker, roulette, piquet et grandes roues de loteries foraines n'ont rien pour les rebuter. On ne peut pas dire qu'ils succombent à la tentation, c'est leur élément naturel. Si naturel qu'ils ne tardent pas à se transformer eux-mêmes en cartes à jouer que les processions promènent en bannière et que les tricheurs porteurs de chasubles essaient de biseauter à grands coups de maillet. Chez ces gens-là, le Christ en croix devient Roi de Pique et la Sainte Vierge Dame de Carreau. C'est de l'humour aimablement blasphématoire et ça fera beaucoup rire dans les sacristies. Sans doute aussi chez vous, le dimanche après Vêpres.

(PINO ZAC — LES CARTES DU VATICAN — EDITIONS BALLAND — LA AUSSI IL Y A BEAUCOUP DE PAGES NON NUMÉROTÉES, EN NOIR, EN ROUGE ET EN COULEURS 39 F.)

Perez.

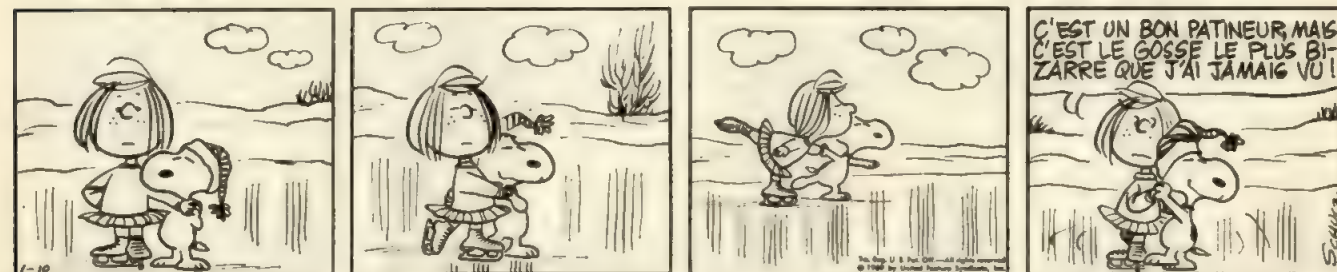
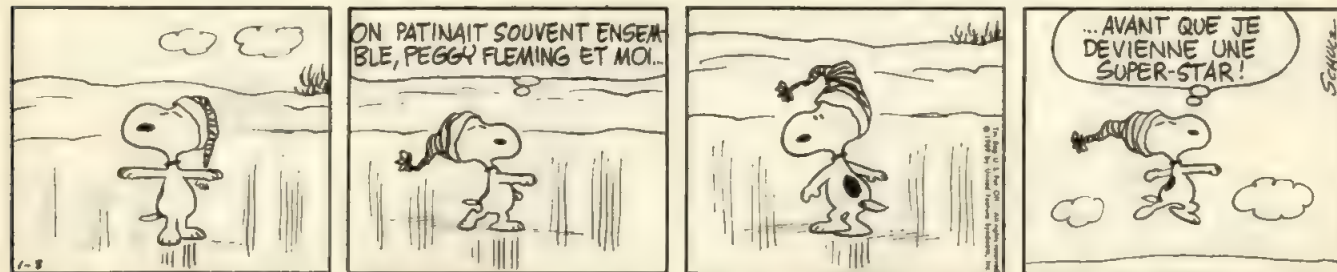
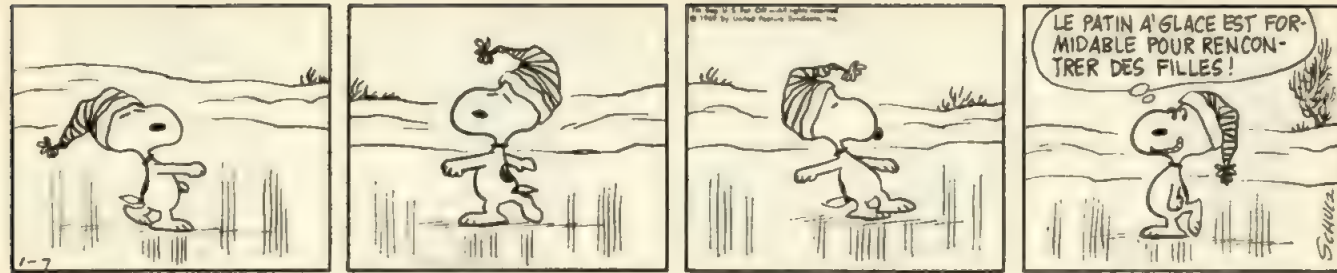


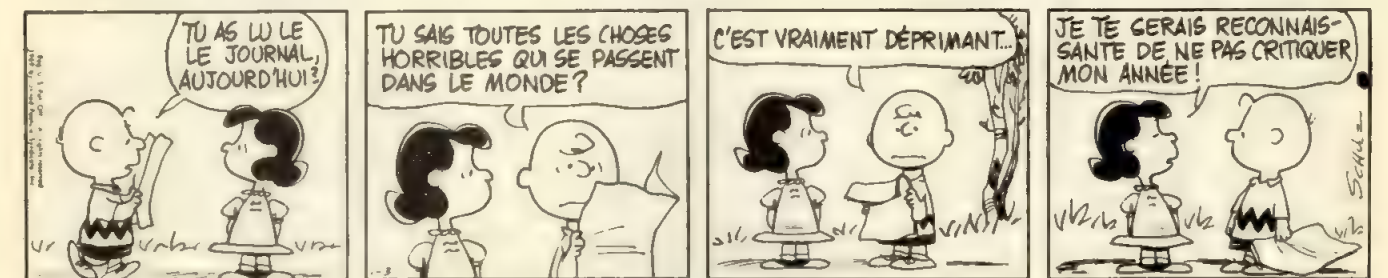
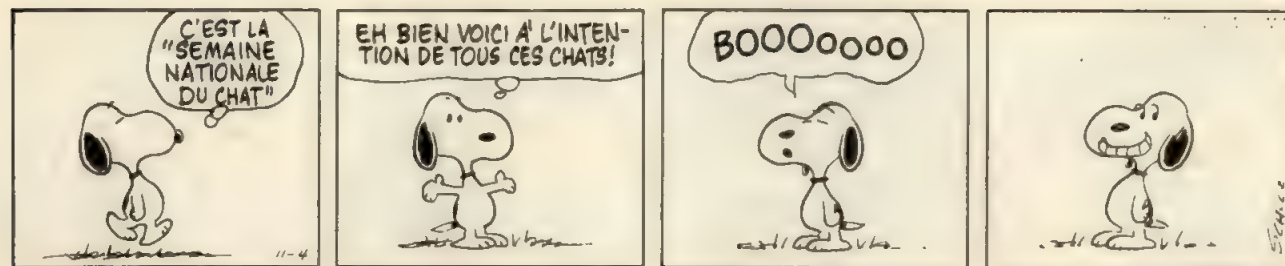
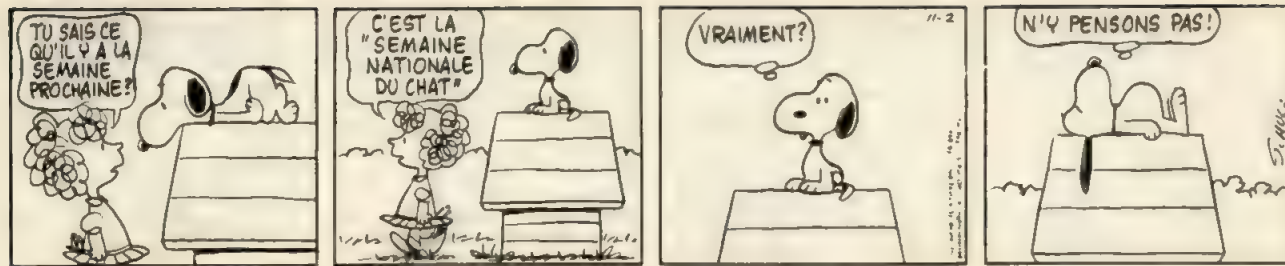
Charles M. Schulz

PEANUTS









LE MAQAM ET LES RYTHMES

Le Tarab (1), ce n'est pas rien... On peut lire à son sujet des choses très édifiantes dans le « Livre des Chants » écrit au X^e siècle par un nommé Abu Faraj al Isfahani, ouvrage qui comprend une vingtaine de volumes et qui constitue le document le plus précieux sur l'histoire de la musique arabe ancienne. On apprend par exemple qu'au VII^e siècle, le poète Umar Ibn Abi Rabi entendit un jour à La Mecque, à moins que ce ne fût à Médine, la célèbre esclave-chanteuse Jamila interpréter un de ses propres poèmes érotiques : subjugué par la beauté du chant, les auditeurs tapaient dans leurs mains, battaient des pieds, secouaient la tête en accompagnant le rythme de façon extatique... Le Tarab atteignait un tel degré d'intensité que c'en était trop pour Umar Ibn Abi Rabi : ne sachant plus du tout ce qu'il faisait, il déchira ses vêtements en lambeaux et tomba évanoui... « Cette belle voix m'a fait perdre l'esprit ! », dit-il, tout honteux, quand il revint à lui. Ses compagnons lui pardonnèrent d'autant plus volontier qu'ils étaient eux aussi partis au septième ciel. Mais ils lui firent tout de même remarquer qu'il n'avait pas pour autant perdu toute dignité, eux n'avaient pas déchiré leurs vêtements... Le poète, il est vrai, était un récidiviste : ne s'était-il pas comporté exactement de la même façon, quelque temps auparavant, en écoutant la belle Azza-t al Mayfa, une autre grande chanteuse de l'époque ?

La musique arabe est un terme qui recouvre les diverses formes d'expression musicale du Maghreb et du Proche-Orient. D'un pays à l'autre, on peut trouver de nombreuses différences, mais aussi certaines constantes, notamment au niveau de l'organisation mélodique que l'on appelle maqam. Il est difficile d'expliquer en peu de mots ce qu'est le maqam qui ne correspond pas du tout à notre concept de la gamme occidentale où il est fondamentalement question de la division d'une octave. Dans la musique arabe, on part d'une cellule mélodique qui — influence de la Grèce ancienne et de la Perse — est le plus souvent une quarte (4 sons, et donc 3 intervalles) : la tétracorde ; et la gamme, au sens où nous l'entendons, est un enchaînement de cellules reliées les unes aux autres par une note commune. Plus qu'une gamme, le maqam est le prin-

cipe d'organisation qui anime, qui fait vivre la mélodie et lui donne son caractère spécifique. Ajoutons enfin qu'en Afrique du Nord, on trouve des modes pentatoniques (5 notes, influence berbère) et d'autres mêlant le



Asmahan

genre tétracordal et le genre pentatonique (influence andalouse).

Un bon disque à écouter pour mieux comprendre — ou plutôt pour mieux « sentir » — ce qu'est le maqam : celui de la collection de l'Unesco paru chez Philips (« Arabian Music : Maqam », [6586 006]). Une face est consacrée au maqam instrumental : solos de oud, de naï, de buzuq (ou buzoq : sorte de oud joué ici par le virtuose libanais Matar Mohamed que l'on a pu entendre il y a quelques années au Théâtre de la Ville) et de kamandjeh (sorte de violon). L'autre est réservée au maqam vocal (avec, entre autres, un maqam Al-Iragi d'une grande noblesse par le chanteur irakien Yusuf Omar, superbement accompagné par un petit ensemble instrumental de Bagdad).

La musique arabe, on le sait, est une musique orale. Ce qui est inscrit dans la mémoire des musiciens — parfois, depuis leur enfance — est souvent difficile à codifier. Depuis longtemps, des théoriciens arabes ont essayé de dégager, de fixer certaines règles, mais ceux qui pratiquent la musique n'en ont généralement pas tenu compte. Mieux vaut donc faire confiance à l'oreille. Ce qui ne veut pas dire pour autant qu'un auditeur occidental conditionné par sa propre culture puisse apprécier d'emblée la musique arabe en l'écoulant de n'importe quelle façon ! C'est ainsi que, dans le passé, faute d'un minimum d'attention, on l'a rejetée sous le prétexte insignifiant qu'elle « sonnait faux », ce qui est proprement

stupide. Le sacro-saint système mélodique auquel nous sommes habitués depuis l'époque du « Clavecin bien tempéré » n'est qu'un à-peu-près, une combine, au mieux un truc pratique : en aucun cas, il n'est plus « juste »,



Dahmane El Harrachi

plus logique sur le plan acoustique, que celui des quarts de ton de la musique arabe. Et quand nous disons quarts de ton, c'est encore une approximation par référence à notre musique occidentale : pour être plus précis, c'est d'abaissement ou d'élévation du son de l'ordre d'1, 4 ou 8 neuvièmes de ton ou de 20, 30 ou 40 % qu'il faut parler...

Tout cela pour donner une idée de la subtilité mélodique de cette musique. Bien sûr, certaines de ses caractéristiques — tant mélodiques que rythmiques — risquent de s'émousser au contact de la musique européenne, mais ne soyons pas obsédés par le trop paralysant concept de « pureté » : ce n'est pas une musique morte, enfermée dans les mosquées ou les derbicheseries qui nous intéressent principalement dans ces colonnes, mais celle qui est bien vivante. Comme dans le jazz, il s'agit de la résistance d'une culture à une autre culture. Qu'importe certains « emprunts », pourvu que ceux-ci soient intégrés, digérés, transformés. La musique arabe ancienne a subi diverses influences, on l'a vu (et avant le XII^e siècle, elle-même a influencé notre musique européenne : nous y reviendrons prochainement, à propos de la musique de l'Espagne musulmane).

Finis pour cette fois avec la mélodie, parlons un peu du rythme. Issu du mètre poétique, le rythme de la musique arabe a évolué progressivement. On peut trouver le 2/4, le 6/8, aussi bien que le 5/8, le 7/8, le 9/8, le 12/8. Le

21/8, voire le 73/4 et même le... 176/4 (ces derniers pouvant toutefois être décomposés en rythmes plus simples). En fait, une assez grande liberté est laissée dans les rythmes à l'inspiration de celui qui les produit. On peut noter une certaine tendance à l'asymétrie (ou encore, à donner une nuance asymétrique à des rythmes symétriques). Les principaux instruments de percussion sont la « darbouka » (poterie couverte de peau d'un

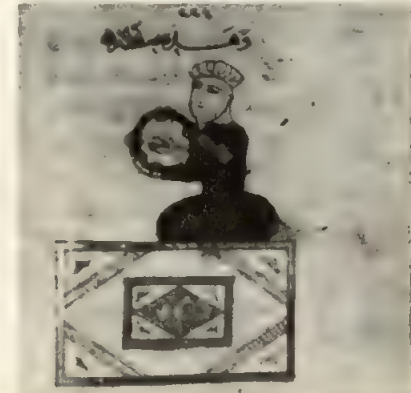


Oud

seul côté), le « daf » (sorte de tambour plat sur cadre, appelé « bendir » en Afrique du Nord), tous deux utilisés à mains nues aussi bien dans la musique populaire que celle dite « classique », et la « tabla » (tambour recouvert de peau des deux côtés, que l'on frappe avec des baguettes et qui accompagne généralement la zorna ; mais il faut signaler qu'en Egypte, c'est la darbouka qu'on appelle « tabla... »). Parmi les autres : la « gasaa » (Sahara : en bois d'olivier, recouverte de peau de chameau), le « nahrat » (ou « nuqqeyrat » : deux petites timbales jouées avec des baguettes) et une sorte de tambourin appelé « tar » en Afrique du Nord et « rek » en Orient.

Quittons maintenant ces nomenclatures et autres considérations théoriques pour revenir au Tarab. Avec qui allons-nous le prendre ce mois-ci ? On peut tout d'abord écouter le recueil d'initiation à la musique algérienne paru chez Philips (Constantine, Alger, Oran, le Sahara, la Kabylie... 844 925 BY), en particulier le chant poétique, en arabe dialectal, du Cheikh Hadj Mohamed El Anka, avec rythmes marqués par un tar et une darbouka, et celui, très prenant, du Saharien Khelifi Ahmed, seulement accompagné d'une gasba. On peut continuer, dans un genre différent, par un disque de Dahmane Elharrachi qui est, avec Slimane Azem et Akli Yahyatem dont nous reparlerons ultérieurement, un des chanteurs les plus populaires chez les émigrés algériens (Artistes Arabes Associés,

72.509) : une voix rocailleuse irrésistible, une verve et, comme chez la plupart de ces artistes, un sens de la mise en place des sons dont certaines de nos vedettes feraient bien de s'inspirer. Puis, sous le même label, le second disque de Dahmane Ben Achour (72.503, « Nouba Edd'ill » et « Nouba Elshine »). Un 45 t du célèbre chanteur marocain Abdelhadi Belkhatat qui s'est produit l'an dernier à l'Olympia (vous en avez beaucoup entendu parler à



Tar



Nai

la télé, à la radio et dans les journaux ?) : « Sbar Kada » (disques « Z », 6278.048). Tournons-nous enfin vers l'Egypte avec, pour les nostalgiques, les « chansons éternelles » enregistrées avant-guerre par la légendaire Asmahan dont nous avons parlé le mois dernier à propos de son frère Farid El Atrache (Asmahan, vol. 1, Artistes Arabes Associés, LPB 548 : les deux faces des anciens 78 tours ne comportaient qu'une seule inter-

prétation : en les réunissant lors du repiquage, on obtient des morceaux d'environ six minutes sans interruption). Certes, il ne s'agit nullement là de folklore pur mais d'une musique dite « populaire », commerciale si vous voulez. Les influences étrangères y sont aisément décelables — par exemple : « Emta Hataaraf » dont le rythme de base est carrément celui d'un tango ! — mais le travail de la voix reste par bien des aspects celui du chant ghina, et le morceau « Ana El Li Estahel » qui suit, pour ne citer que lui, est déjà plus orthodoxe. Une voix profondément expressive et émouvante dont on ne peut plus se passer dès qu'on l'a entendue ne serait-ce qu'une fois. Vous l'avez compris : vous avez affaire à un inconditionnel d'Asmahan...

A propos de disques, la petite dame qui tenait le stand du Marché Malik a mis la clef sous la porte et n'a pas été remplacée. Vous vous rendez compte : plus de disques arabes aux Puces de Clignancourt ! Heureusement, en dehors des disquaires spécialisés, on peut en trouver dans certains magasins tels que le BHV et la FNAC-Châtelet. Par contre : rien du tout dans les Prisunic et les Monoprix, y compris dans les quartiers à forte densité de travailleurs immigrés, ce qui est tout de même un comble !

La prochaine fois, on parlera de la vie de la musique arabe dans la région parisienne : comment elle se fait, de quelle façon elle existe, comment on peut l'entendre.

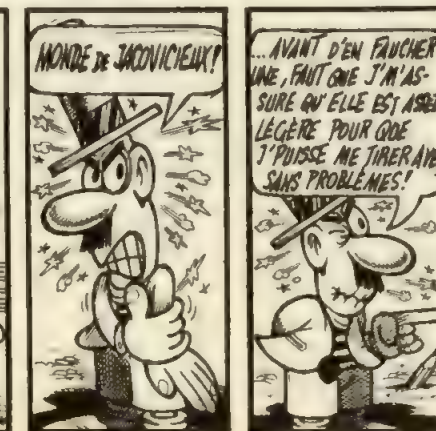
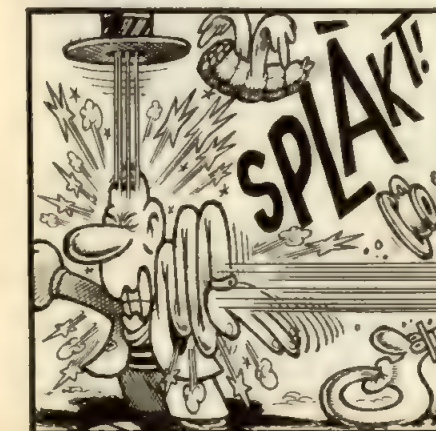
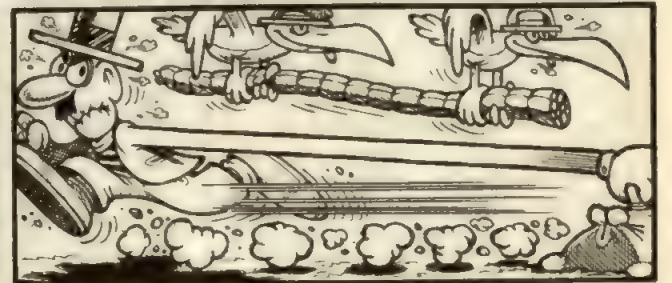
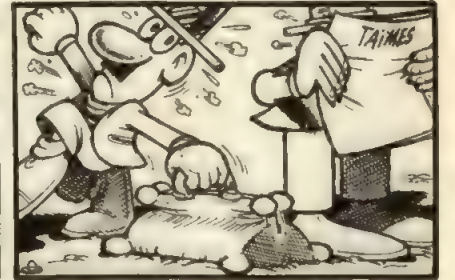
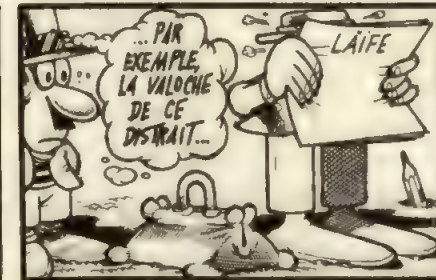
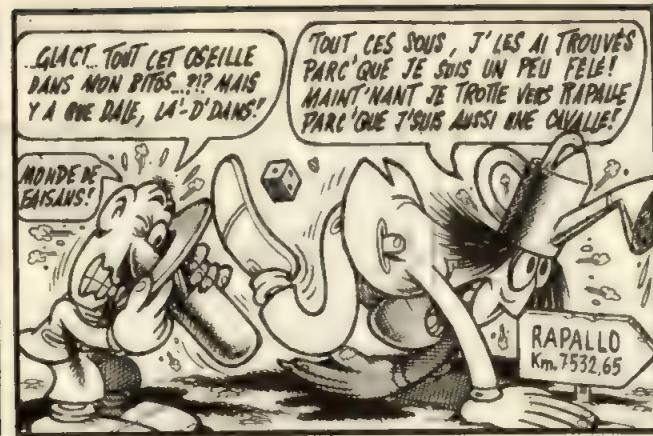
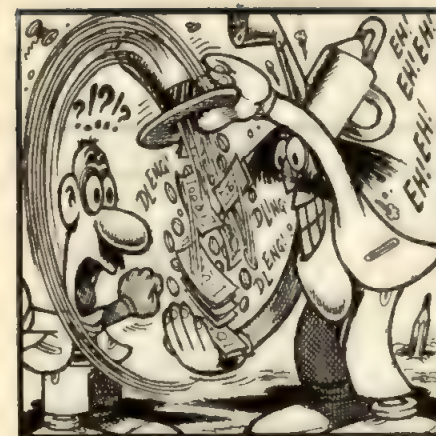
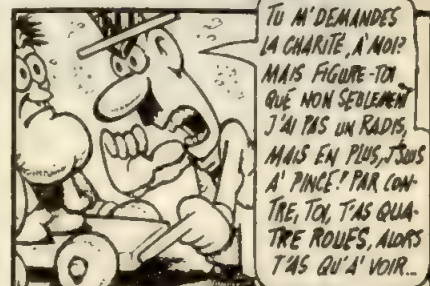
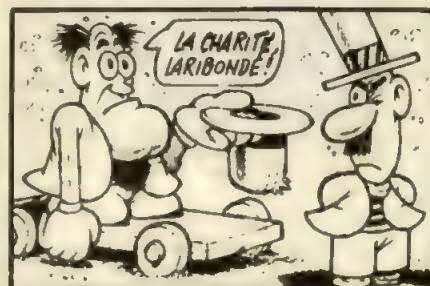
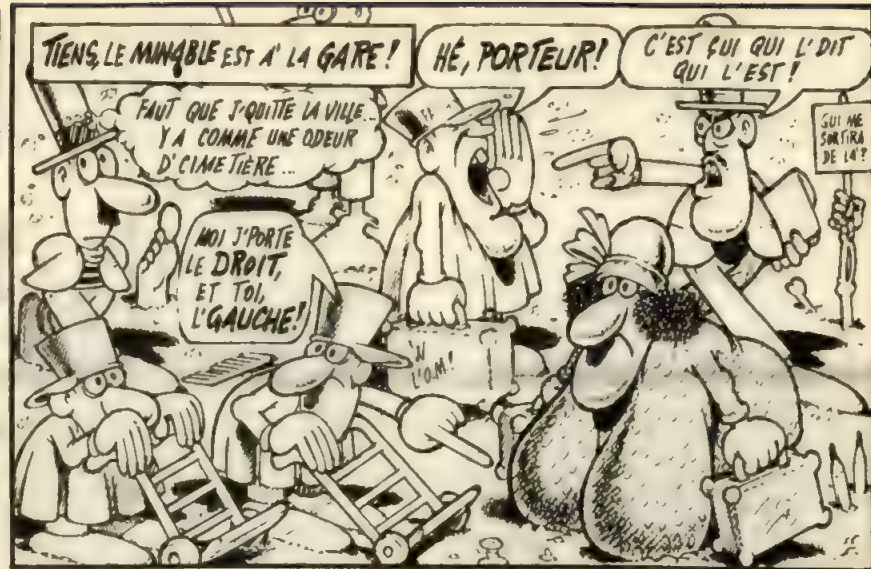
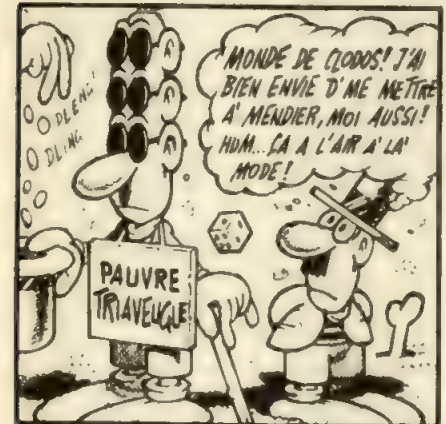
Daniel Caux.

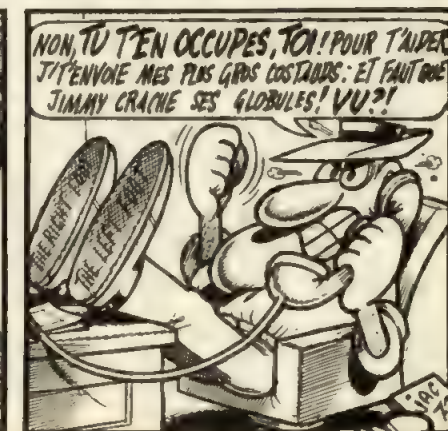
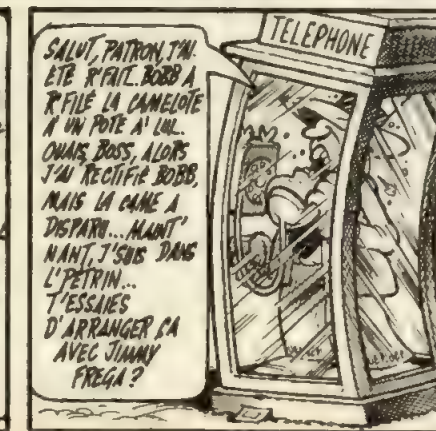
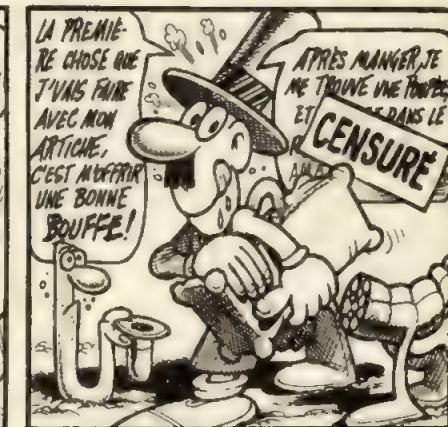
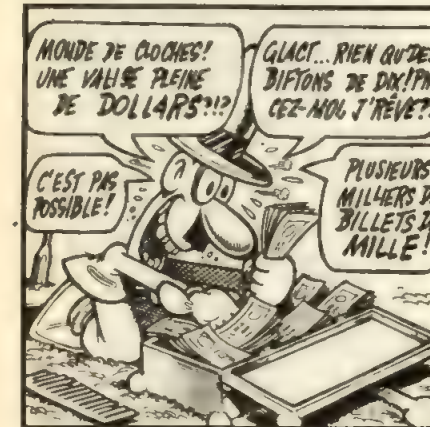
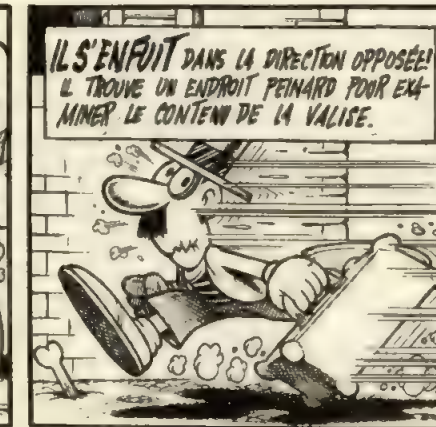
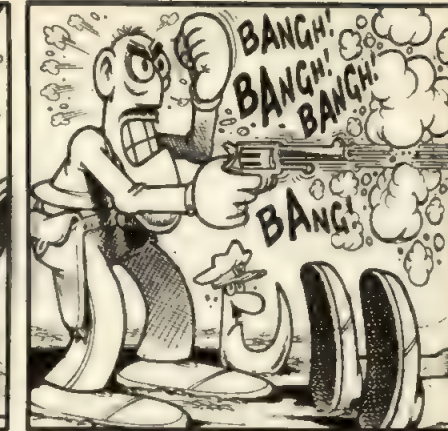
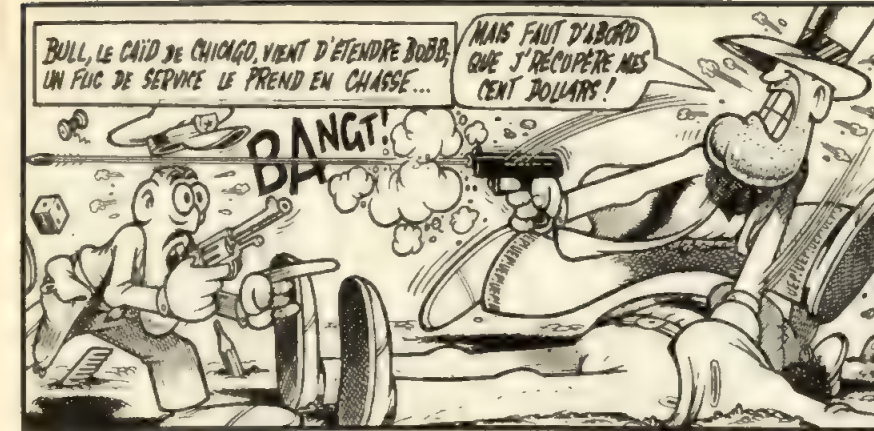
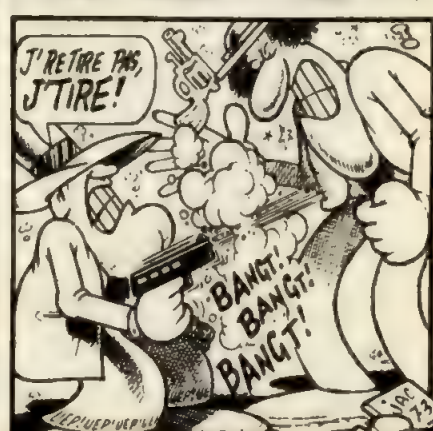
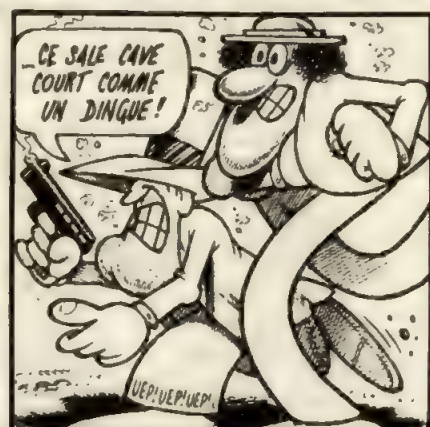
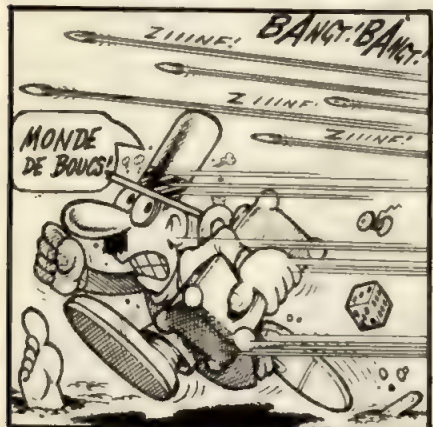
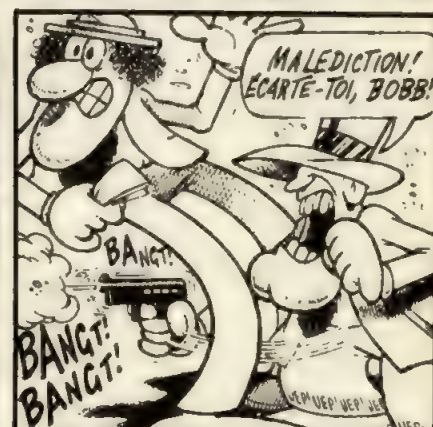
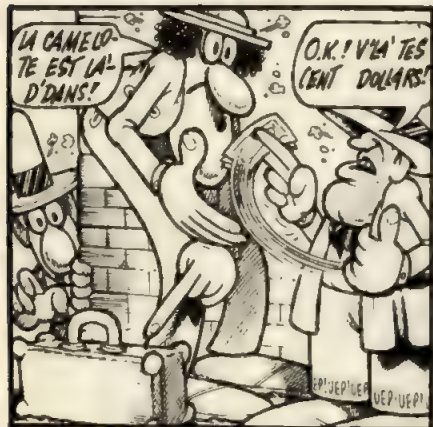
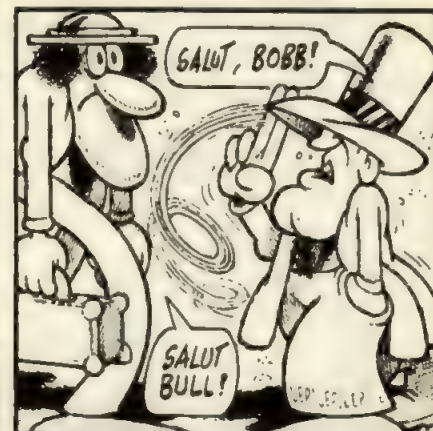


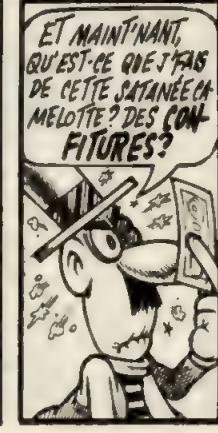
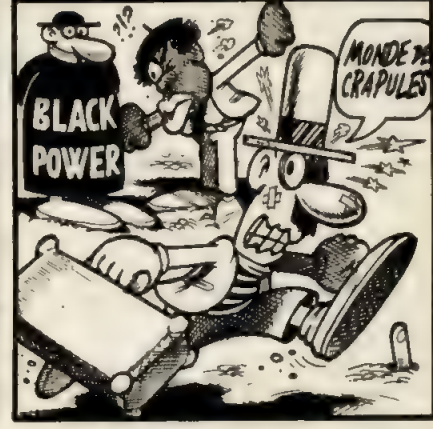
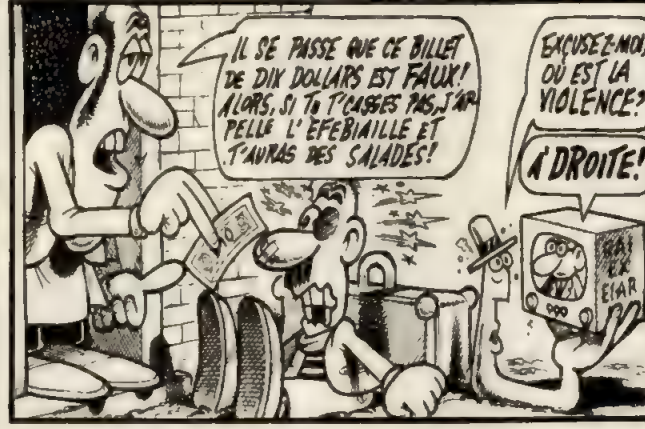
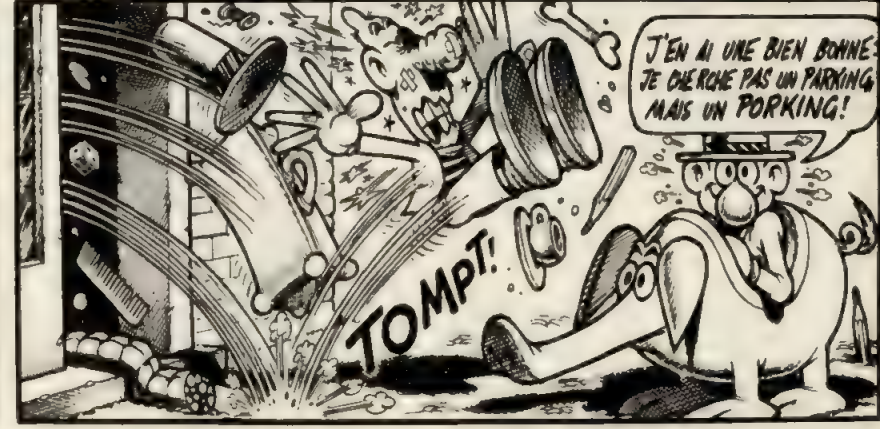
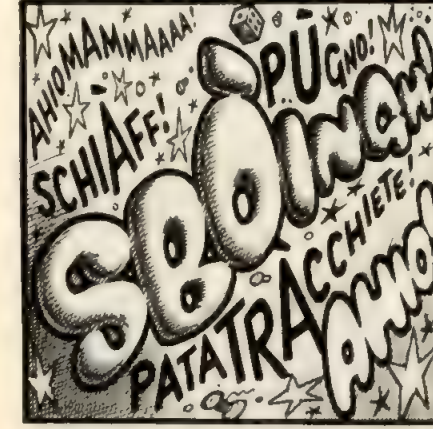
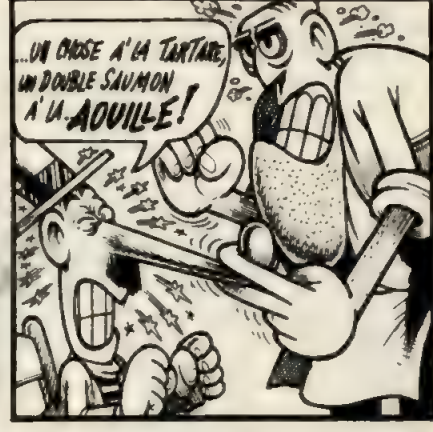
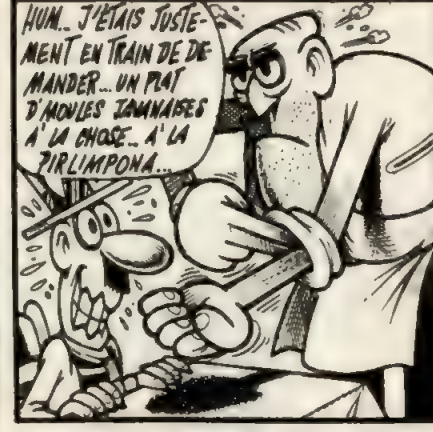
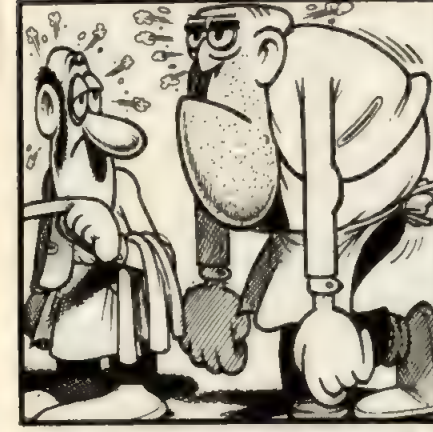
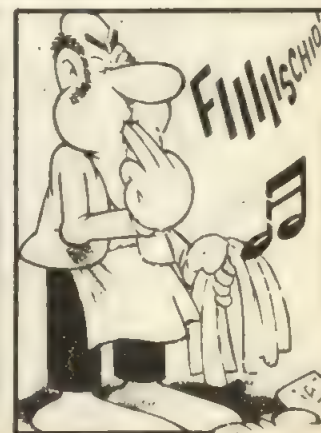
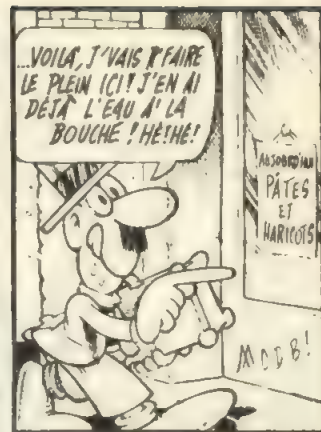
Musiciennes de l'ancienne Egypte Thèbes).

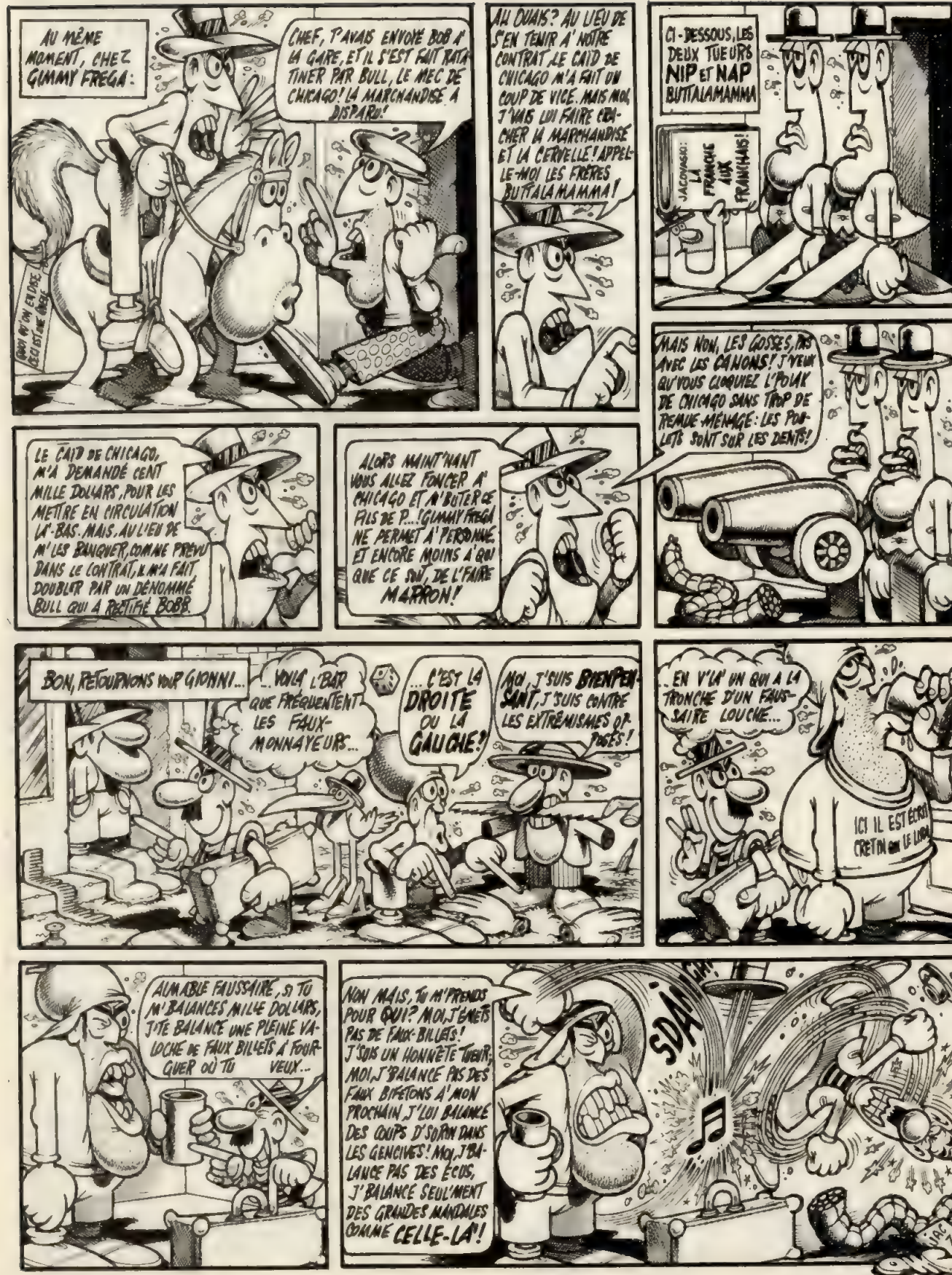
GIANNI PEPPE

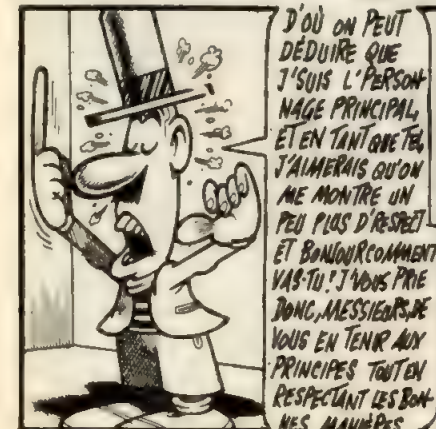
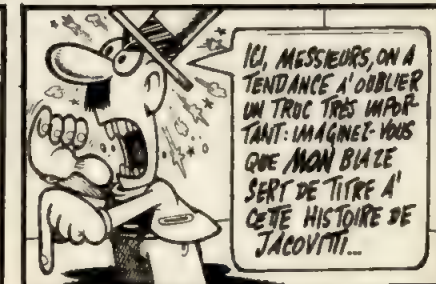
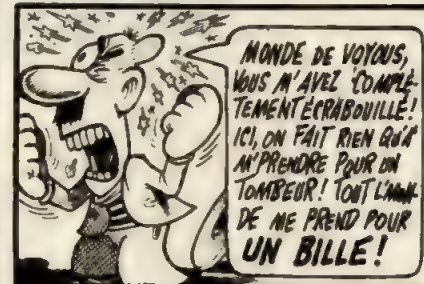
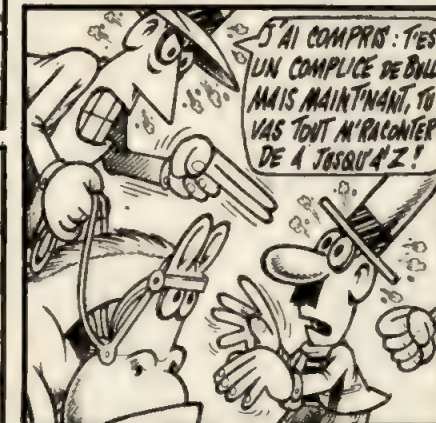
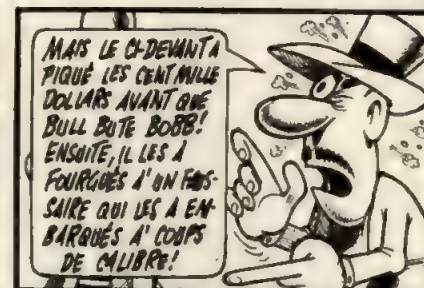
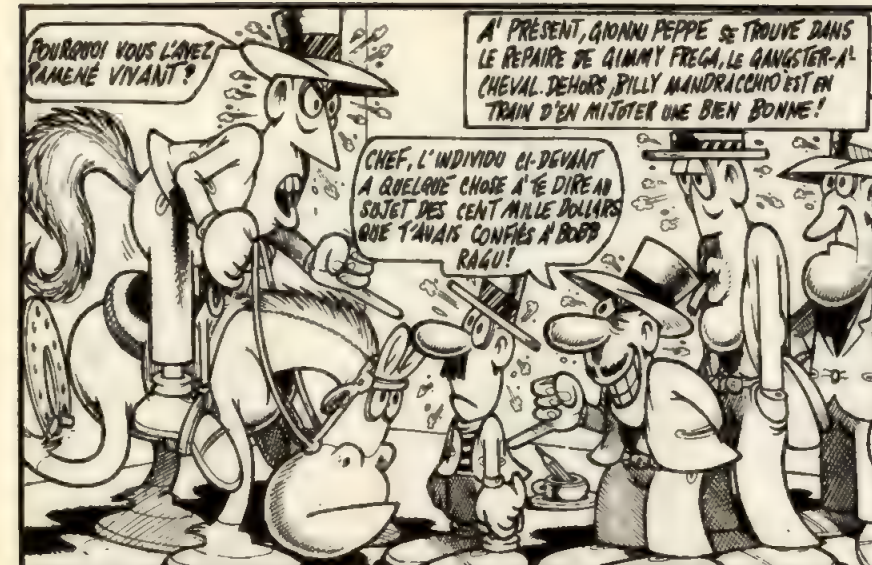
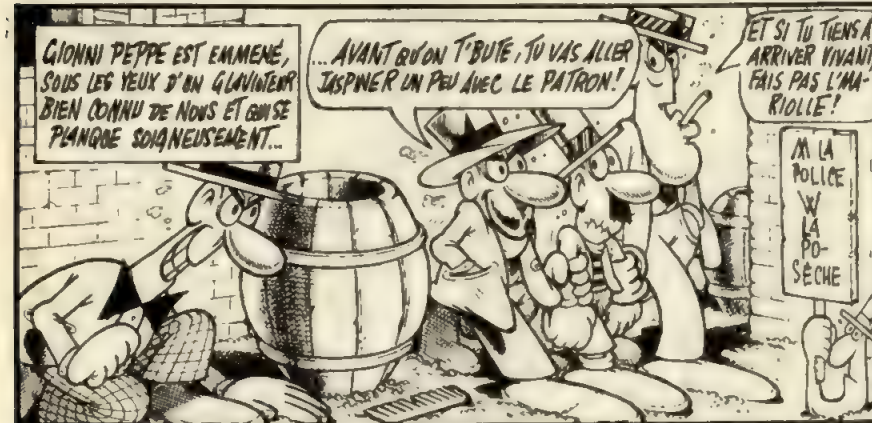
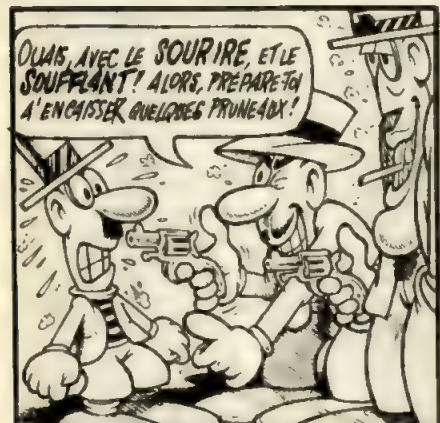
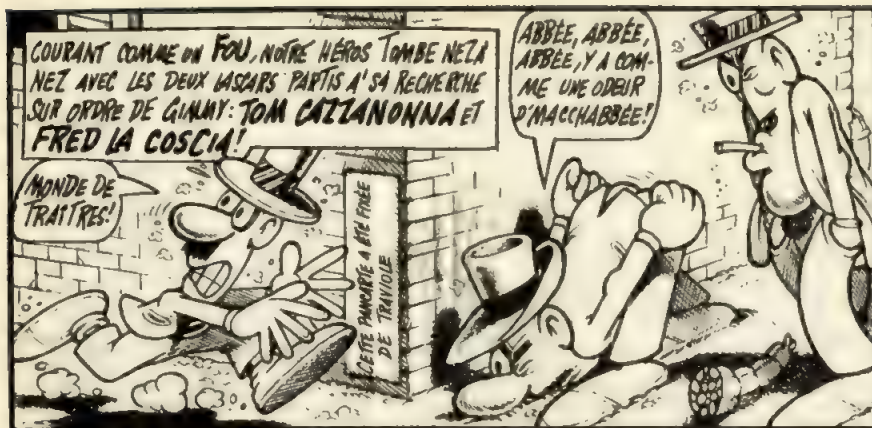
RÉSUMÉ: GRÂCE À GIANNI PEPPE (TUEUR RATE) ET AUX MACHINATIONS DE DEUX INDIVIDUS LOCHES, LE GANG DE NAT SE RETROUVE EN TÂLE, SOUS-GENEUSEMENT BOULÉ PAR MANDRACCHIO, À LA GRANDE SATISFACTION DE GIANNY FREGA. GIANNI, LUI, ESSAIE D'ÉCHAPPER À LA PRISON ET À LA TOMBE











TOUT CE QUI EST ÉCRIT DANS CETTE PAGE SORT DIRECTEMENT DE MON GIGANTESQUE CERVEAU

S.F.

En ce temps-là, je lisais de la science-fiction. Quand Jésus, du haut du Sacré-Cœur, disait à ses disciples « ce chameau de Ponce me prépare un tour de cochon », je lisais de la science-fiction. Quand Hitler, pour vaincre la crise du pétrole, se chauffait l'hiver avec de la graisse de Juif fondue, je lisais de la science-fiction. Quand les Juifs, pour vaincre la crise du porc, bouffaient du Palestinien rôti pour leur petit déjeuner, je lisais de la science-fiction. Quand Napoléon envahissait la Tchécoslovaquie en disant « ce n'est pas un chiffon de papier qui m'empêchera de normaliser », je lisais de la science-fiction. Quand De Gaulle mourait debout sans avoir pu reboutonner sa braguette, je lisais de la science-fiction. Quand Cortez passait par le fil du rasoir sept-cent millions de Péruviens mal blanchis, je lisais de la science-fiction. Quand le Krakatoa entrait en érection et englutissait Lutèce et Vannes sous des tonnes de sperme frais, je lisais de la science-fiction. Quand Isabelle devenait rédactrice en chef de « La Gueule Ouverte », je lisais de la science-fiction. Quand Pinochet organisait des matches de gladiateurs entre la peste marxiste et le choléra syndicaliste, je lisais de la science-fiction. Quand l'ambassade de Chine Populaire envoyait des ger-



Jacques Sadoul enfant.



Jacques Sadoul aujourd'hui.



Jacques Sadoul demain.

bes de fleurs à Franco après que l'amiral Carrero-Blanco eut rejoint le Petit-Jésus à tire-d'aile, je lisais de la science-fiction. Quand Staline mourait debout sans avoir pu reboutonner sa moustache, je lisais de la science-fiction. Quand les nègres qui étaient lynchés en-dessous de chez moi entonnaient en chœur « Hallelujah, hallelujah », je lisais de la science-fiction. Quand Marchais était communiste et Mitterrand socialiste, je lisais de la science-fiction. Quand Pompidou était Président de la République des cons, je lisais de la science-fiction. Quand ma mère était enceinte d'un inconnu de passage et que j'attendais dans son ventre parce qu'elle n'avait pas su se faire avorter à cause du Maréchal Pétain, je lisais de la science-fiction, c'était pas commode, c'était tout gluant là-dedans, j'y voyais pas très clair. Quand on a sonné à ma porte à 6 h du matin et qu'ils sont venus me chercher pour m'emmener au stade, je lisais de la science-fiction.

La science-fiction est présente à toutes les catastrophes d'intérêt national. Rien de ce qui se passe d'important dans le monde n'échappe à la science-fiction. La science-fiction, c'est les moyens de savoir et le courage de le dire. La science-fiction, c'est l'évangile d'aujourd'hui et le Petit Livre Rouge de demain. Si vous aimez le boudin gras, vous aimez forcément la science-fiction. Ceux qui n'aiment pas la science-fiction sont tous des pédés. Celles qui n'aiment pas la science-fiction sont toutes des salopes, qu'elles viennent un peu me le dire en face, non mais des fois. Ceux qui tournent le dos à la science-fiction tournent le dos à la vie. Ceux qui ne lisent jamais de science-fiction votent U.D.R. Ceux qui ne lisent jamais de science-fiction sont des illettrés. Si vous lisez Charlie (mensuel) et que vous ne lisez pas de science-fiction, faites gaffe, vous allez me faire

de la peine. Ceux qui ne prennent pas leur pied en lisant de la science-fiction, c'est qu'ils ont les deux mains occupées ailleurs, les sales.

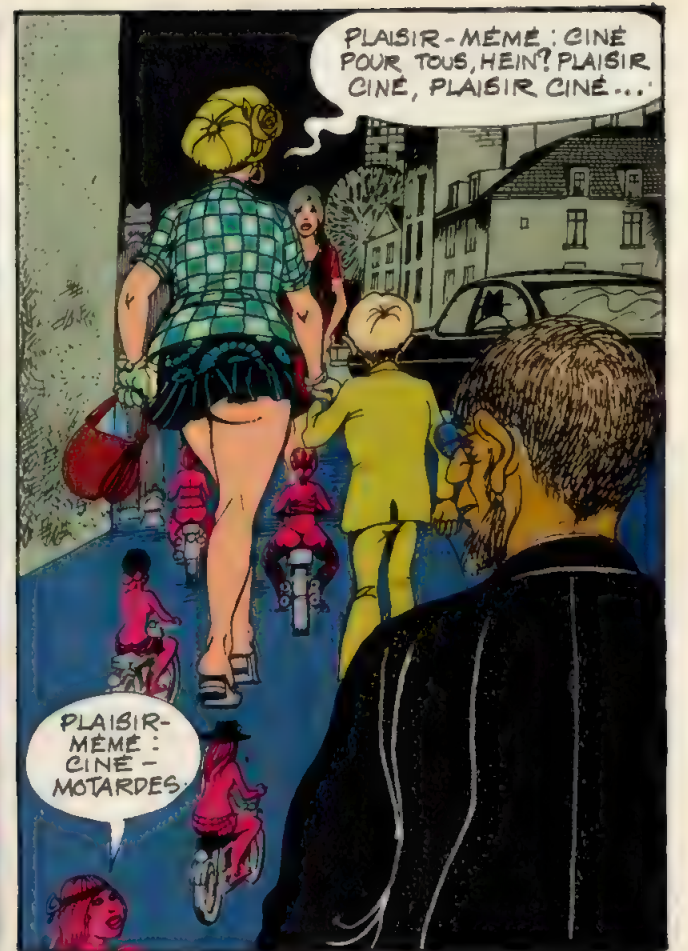
Un qui aime la science-fiction et qui la connaît bien, c'est Jacques Sadoul. Jacques Sadoul, c'est un type énorme. C'est lui qui dirige « J'ai Lu », la collection de science-fiction la moins chère et la plus vendue, où sont réédités les meilleurs classiques américains du genre, comme Le monde des A et La faune de l'espace de A. E. van Vogt, ou Demain les chiens et Dans le torrent des siècles de Clifford D. Simak. Je vous en parlerai un jour si vous êtes sages, si j'en ai envie et si Wolinski m'augmente. Autant dire jamais, quoi. Sadoul a aussi écrit une Histoire de la science-fiction moderne (publiée chez Albin-Michel, et ça coûte 49 F tout mouillé) pleine de partis-pris mais passionnante, et pas du tout chiantie comme peut l'être ce genre de bouquin. Sadoul est un type gigantesque, il mourra debout sans avoir pu reboutonner son stylo. Dans son bouquin, Sadoul dit beaucoup de mal de moi, il dit que j'écris comme Delly. D'ailleurs c'est vrai, j'écris comme Delly. Et puis quand on me frappe sur la joue droite, je tends la joue gauche. Sadoul, t'es un frère. Sadoul, t'es un chef. Sadoul, tu es un homme providentiel. Sadoul, je t'aime. Dis, Sadoul, tu peux pas me prêter dix sacs ?

ANDREVON.

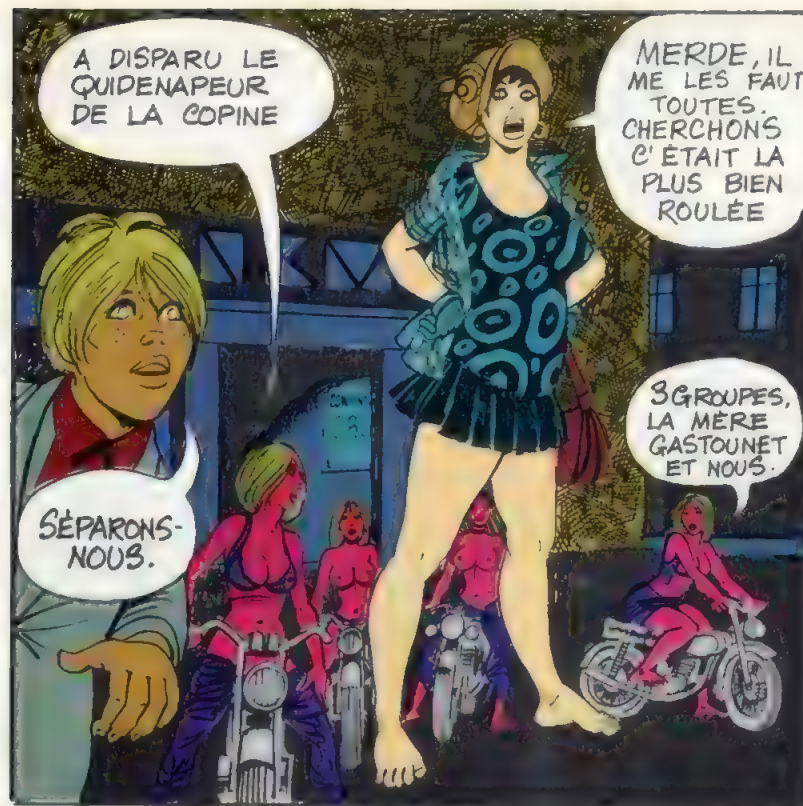
scénario : Faraldo dessin : Pichard



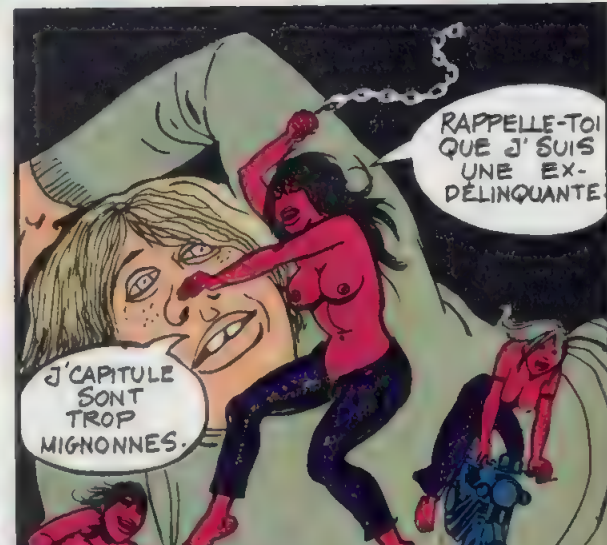
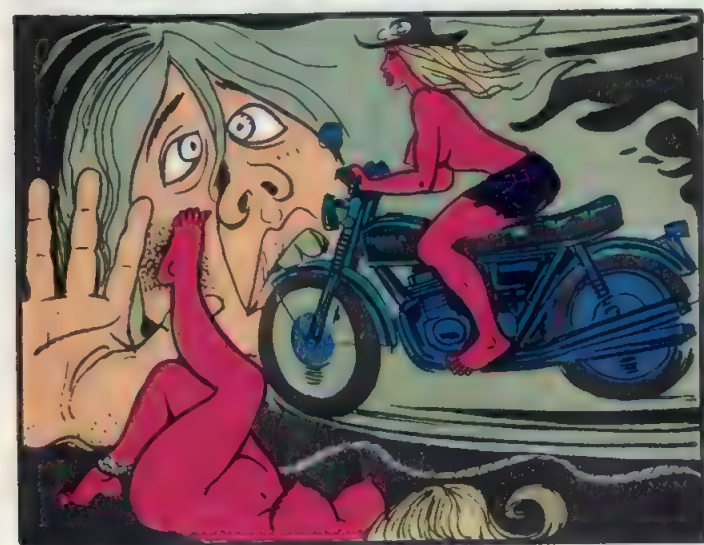
LES MANUFACTUREES (suite)

















couleur : Jeanry

à suivre

RÉFÉRENDUMS, PIÈGES A RACISTES

charlie le swingueur

La majeure partie des musiciens qui font le jazz est issue de la communauté noire américaine. Vous n'êtes pas sans savoir ou sans ignorer, c'est selon, que ceux-ci refusent de plus en plus à l'heure d'aujourd'hui le titre de jazzmen et manifestent le désir d'appeler leur musique « musique afro-américaine » ou « musique noire », ce qui est bien leur droit. Cette revendication apparemment mineure a fait l'objet, au Lincoln Center, d'une conférence d'Archie Shepp et de Max Roach qui (précurseur dans le domaine de la batterie comme dans celui des idées) œuvre déjà dans ce sens depuis un bon nombre d'années. Cette distinction fut aussi le centre d'un débat au Festival de Nancy.

Le jazz étant peu ou prou, dans le lexique des familles, de la musique de nègres, on peut se demander pourquoi substituer à cette charmante syllabe de 4 lettres qui vaille que vaille fonctionne depuis plus de 60 ans, une formule qui semble vouloir dire exactement la même chose. Erreur on ne peut plus grossière ! Nous ne sommes plus au temps où Hugues Panassié (le célèbre amant de Joséphine Baker) remontait le Mississippi sur son bateau à roue. Il suffit de feuilleter une revue spécialisée pour s'apercevoir qu'il existe maintenant un jazz japonais, un jazz européen, un jazz blanc américain et puis une kyrielle d'autres subdivisions : blues, gospel, rythm and blues, jazz traditionnel et d'avant-garde, joueur de triangle et quadrature de cercle, toute une classification subtile et retorse aussi innocente que le découpage électoral de la France pompidouienne, qui permet à la revue américaine « Down Beat » de hiérarchiser les talents et d'obtenir des palmarès de référendum aussi représentatifs que notre Assemblée nationale : meilleur ténor : Stan Getz, meilleur baryton : Gerry Mulligan, meilleur violon : Jean-Luc Ponty, meilleur vibraphone : Gary Burton, meilleur guitariste : Kenny Burrell, meilleur batteur : Buddy Rich... Rien que des Blancs, y'a même un Français ! Après ça, il est évident que jazz et musique afro-américaine ne sont plus équivalents.

Cette nouvelle terminologie en forme de définition offre l'intérêt de souligner le lien essentiel qui unit Milford Graves, James Brown, T. Bone Walker et Marion Brown. Ce qui les unit ce n'est pas leur appartenance à une race qui aurait (on sait trop bien pourquoi) une faculté carrément biologique pour

la musique syncopée, mais leur appartenance (du fait de la couleur de leur peau) à une communauté d'exclus, différenciée au sein de la masse du pays : différences de nourriture (et qu'on ne vienne pas nous bassiner avec la folklorique et délicieuse soul food quand il y a des problèmes de malnutrition), différences de vêtements, différences dans l'éventail des emplois offerts (quand emplois il y a), zones d'habitations particulières, écoles réservées du fait du quartier où elles sont situées, cultes et églises caractérisées et encore largement fréquentées, différences dans les structures familiales, etc. Malgré les transports en commun et l'omniprésence du Coca-Cola, cet ensemble de particularismes plus ou moins marqués selon la position sociale, créent en fin de compte une civilisation et une culture autres, comme est autre la musique qui en est le



produit. Notre perception, notre lecture de la musique noire qui se fait avec une grille, un code, une échelle de références inadéquate, est déviée. Bien plus, elle est non seulement partielle mais partielle : de cette musique, le monde blanc ne connaît que la partie émergée, celle qui est sous le feu du projecteur, dans le sillon du 33 tours, mais rien de ces paroissiens qui s'époumonnent le dimanche à l'office, rien des crin-crins des rues, des places et des squares. Or, il n'y a pas de distance entre le trottoir et la scène, dans le ghetto.

D'où ces batailles qui animent nos salons où l'on condamne Parker au nom d'Armstrong, et Ornette Coleman au nom de Parker ou vice-versa, parce qu'on ne perçoit pas cette spécificité

qui les rassemble au-delà des détails formels.

Les mots ne sont pas innocents. Parler de musique noire, ce n'est pas seulement réunifier ce qui est éparé, c'est recenser ce qui dans le jazz est issu de l'ombre. Ce n'est pas inutile. Cette musique noire, on ne cessa de l'ignorer et de la mépriser que pour mieux l'exploiter. Le premier orchestre de jazz enregistré, l'Original Dixieland Jazz Band, était blanc. Depuis l'O.D.J.B. en passant par Benny Goodman, « le Roi du Swing », jusqu'au référendum de « Down Beat » dont on donnait les résultats tout à l'heure, la situation n'a pas fondamentalement évolué. Le système économique de production et de distribution (firmes de disques, radios, télévisions, magasins, salles de concert, etc.) sont aux mains des Blancs, tout en ce qui concerne la critique, pareil pour le marché de la consommation. Seuls les musiciens sont noirs (et bien évidemment les emballateurs et les livreurs de disques, de même que les touilleurs de vinyle et les portiers de clubs). C'était encore trop ; ce qui explique qu'on leur ait substitué le plus souvent possible des musiciens respectables parce que blancs. De là à traiter ces derniers de voleurs et de plagiaires dénués de talent, il n'y a qu'un pas que les imbéciles franchissent allégrement. Mais c'est un Noir, Leroi Jones, dans son livre « Le peuple du blues », qui fut le premier à souligner que si bien des jazzmen blancs se sont servis de la musique négro-américaine, il l'ont aussi servie, défendue, illustrée, souvent aux dépens de leur intérêt, parce qu'ils l'aimaient. Nombreux, ils se sont efforcés de donner la parole à leurs inspirateurs, de créer des orchestres mixtes pour diffuser l'original et non plus seulement le dérivé.

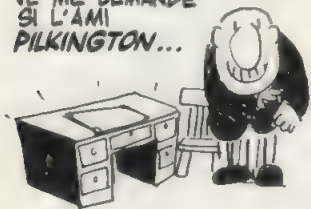
Toutefois, on comprend que maintenant ces spoliés cherchent à récupérer ce qui leur appartient, sans se soucier des alibis. Si l'on ôtait de la production jazzistique tout ce qui leur appartient, resterait pas grand-chose de cohérent : quelques floraisons baroques et merveilleuses qui sont restées stériles parce qu'elles n'étaient enracinées dans aucune tradition culturelle ; beaucoup de savoir-faire, d'intelligence, de sensibilité vivifiée au fil des générations à la source de la musique noire et un vaste marais de faibleses, fond sonore pour ascenseur et supermarché. Bilan scandaleux, remise en question bouleversante : « la Grande Amérique devrait une de ses rares créations artistiques originales à ses anciens esclaves, à ses actuels parias ! ». Tout, mais pas ça.

Comme le disait naïvement Dan Morgenstern, critique à « Down Beat », répondant à Shepp lors de sa conférence : « Si vous parlez de « musique noire », les Blancs n'écouteront pas. »

Chris Flicker.

Bristow

JE ME DEMANDE
SI L'AMI
PILKINGTON...



VERRAIT UN INCONVÉNIENT
A' CE QUE JE LUI EMPRUNTE
UN PEU D'ENCRE...



JE SUPPOSE
QUE NON...



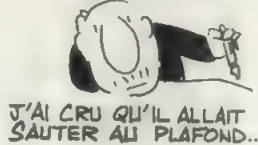
IL NE S'EN APERCEVRA
MÊME PAS!



POUR QUI SE PREND-IL, CE PILKINGTON?



VOUS AURIEZ DÛ ENTENDRE
LE FOIN QU'IL A FAIT
SIMPLEMENT PARCE QUE
JE LUI AI EMPRUNTÉ UN
PEU D'ENCRE...



IL N'A PAS CESSÉ
DE RABÂCHER A
QUEL POINT C'EST
CHER ET QUE C'EST
POUR SON USAGE
PERSONNEL...



JE NE SAIS PAS
POURQUOI IL
SE TRACASSE
TANT...



LA 'PLUME EMPOI-
SONNÉE' VA
ENCORE PIQUER!



BRISTOW - A' QUOI SERVENT TOUS
CES BOUTS DE PAPIER?



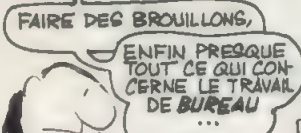
DES BOUTS
DE PAPIER,
M. BARKER...

AH! CES BOUTS DE PAPIER-LÀ!
EH BIEN, M. BARKER, ILS SONT
TRÈS UTILES POUR PRENDRE
DES NOTES...



PRENDRE LES
MESSAGES AU
TÉLÉPHONE...

FAIRE DES CALCULS RAPIDES
FAIRE DES BROUILLONS,



ENFIN PRESQUE
TOUT CE QUI CON-
CERNE LE TRAVAIL
DE BUREAU...

POSEZ-M'EN
UNE AUTRE!



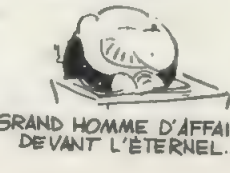
INSTRUCTIVE, CETTE
LECTURE...



L'AUTEUR DIT QUE TOUS LES
GRANDS HOMMES D'AFFAIRES
ONT UN SENS DE L'HUMOUR
PARTICULIÈREMENT SUBTIL...



C'EST TOUT-A-
FAIT VRAI. PRE-
NEZ FUDGE, PAR
EXEMPLE...



LE VOILÀ
QUI
ARRIVE...



PROBABLEMENT EN TRAIN
DE MOURIR DE
RIRE A L'INTÉRIEUR!



SANS MON SENS
DE L'HUMOUR,
JE SERAIS PERDU...

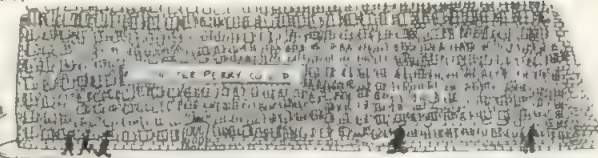


C'EST LA SEULE
CHOSE QUI ME FAISSE
TENIR LE COUP...

PRENEZ LE
BUILDING
CHESTER PERRY



JE NE LE VOIS PAS COMME LE PALAIS
D'UN EMPIRE FINANCIER SANS
CESSE EN EXPANSION...



JE VOIS 748 CHAMBRES A' COUCHER!



AVEC UN SENS DE L'HUMOUR
AUSSI DÉVELOPPÉ QUE LE MIEN,
IL EST DIFFICILE DE PRENDRE
LE TRAVAIL AU SÉRIEUX...



POUR MOI, CE N'EST QU'UNE
FAÇON AMUSANTE DE
PASSER LE TEMPS...



TOUT EST EN PLACE...
LAISSEZ-MOI RIRE!



J'ARRIVE... JE M'INSTALLE...
REGARD CIRCULAIRE AUTOUR
DE MOI...



LA NOUVELLE
SERVEUSE DE
THÉ M'A A'
LA BONNE...



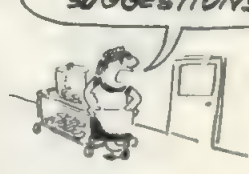
EST-CE QU'ON
PEUT NOUS SERVIR
LE THÉ EN PREMIER,
AUTOUR D'HUI?



VOUS ATTENDREZ VOTRE TOUR COMME
TOUT LE MONDE. IL N'Y A PAS
QUE VOUS DANS CES BUREAUX,
FIGUREZ-VOUS



VOUS LE PRENDREZ
COMME IL SE PRÉSENTERA
... VOUS AVEZ D'AUTRES
SUGGESTIONS?



UNE SEULE...

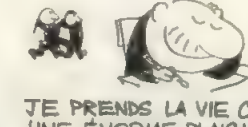


A' L'AUBE ET
AU PISTOLET!

C'EST CERTAINEMENT
UN GRAND AVANTAGE
D'AVOIR LE SENS DE
L'HUMOUR...



PRATIQUEMENT, UN
HOMME COMME MOI
PEUT TROUVER QUELQUE
CHOSE DE DRÔLE DANS
N'IMPORTE QUOI...



Riez, le monde
rira avec
vous, etc. etc.

JE PRENDS LA VIE COMME
UNE ÉNORME PLAISANTERIE

DIEU MERCI, JE L'AI VU BOUGER,
J'AI CRU QU'IL ÉTAIT
MORT...



NOUS NE NOUS
SOMMES PAS
AMUSÉS ! (1)



(1) ANECDOTES HISTORIQUES GÉNÉ-
RALEMENT ATTRIBUÉES À LA
REINE VICTORIA

QU'EST-CE QUE C'EST QUE
CES BOUTS DE PAPIER QUI
TRAÎNENT PARTOUT?



JE VOUS EN AI DÉJÀ FAIT
LA REMARQUE, MAIS IL ME
SEMBLE QUE VOUS VOUS
EN FICHEZ...



JE NE VOUS LE
REDIRAI PAS
DEUX FOIS...



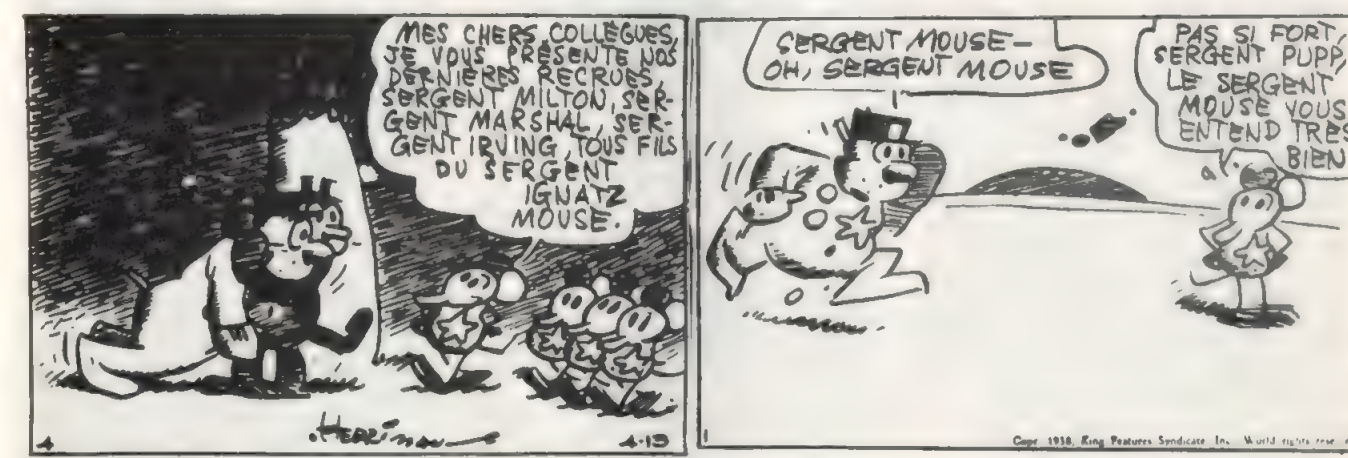
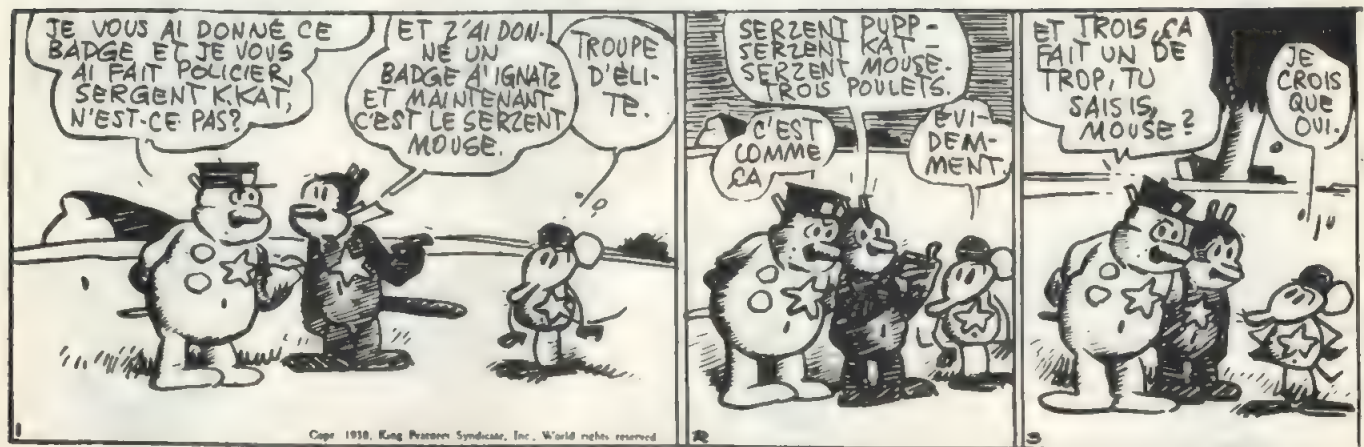
ET A' L'AVENIR,
FAITES ATTENTION
A' VOUS!



On dit
toujours ça...

Krazy Kat

Herriman



La Ironique de Cucullus



tes bêtes ne méritent pas le sort funeste qu'on réserve aux mammifères d'élevage. La seconde consiste en un acte de foi. Oh là là, qu'est-ce qu'il va encore sortir, le monsieur ? Il va sortir, petit insolent, mal nourri, QUE LA BONNE VIANDE N'A AUCUNE RAISON D'AVOIR LE MEME GOUT QUE LA MAUVAISE. La différence de prix entre le meilleur des bœufs de concours, et la barbaque la plus délavée, justifie de n'être carnassier qu'avec modération, ce qui permet de bouffer de tout et de continuer à classer l'homme parmi les omnivores.

Le premier signe extérieur de richesse connu fut le gras du bide. C'est que manger au-delà de sa faim, manger des nourritures riches, comme leur nom l'indique, a été la première préoccupation des nantis. Et c'est un signe du tournant de nos mœurs, qu'avec le dernier demi-siècle, le maigre ait quitté le domaine de la religion et de la thérapeutique pour entrer dans celui de la mode. C'est ce qu'une longue évolution aurait pu laisser deviner. Quand, dans les lieux communs du XIXe siècle, le pauvre paysan sortait une tranche de lard gras pour étoffer sa soupe, c'était bien le signe que le bourgeois n'y touchait déjà plus. Puis, tout récemment, il y a eu des renversements de signe, et des mets rustiques devenus des luxes princiers, amples sujets de discussions subtiles et appétissantes, que je garderai pour une autre fois. Car il serait bon, après les excursions exotiques du mois passé, d'entamer le sujet saignant de la viande.

Entre une politique gouvernementale particulièrement imbécille et des grossistes prêts à toutes les malfaçons et escroqueries, (qui n'a jamais entendu parler de carambouillage sur les viandes, opération qui consiste à vendre des marchandises non payées ?), la France qui, comme chacun sait, est exceptionnellement bien placée pour tout ce qui se mange, ne peut pas fournir à sa population plus de cinq à six pour cent de bidoche correcte. Mais le client ne le sait pas. Le client, il entre. Le hantant à la main, le boucher attend l'ordre qui est presque toujours le même : « un steak, et bien tendre... » De toute façon, ne pendent aux chevilles que des quartiers de bêtes forcées aux antibiotiques et aux hormones mâles. Des laboratoires pharmaceutiques au détailant, c'est une gigantesque tromperie que l'on excuse par l'accession de tous à ce qui n'était réservé qu'à quelques-uns.

Il n'y a donc que deux solutions. La première consiste à s'abstenir totalement ; on peut s'y résoudre en lisant l'effrayant dossier recueilli par « Que Choisir » (juillet-août 73), sous le titre « Viande ou poker chimique ». Ou en se persuadant que ces pauvres peti-

tes bêtes ne méritent pas le sort funeste qu'on réserve aux mammifères d'élevage. La seconde consiste en un acte de foi. Oh là là, qu'est-ce qu'il va encore sortir, le monsieur ? Il va sortir, petit insolent, mal nourri, QUE LA BONNE VIANDE N'A AUCUNE RAISON D'AVOIR LE MEME GOUT QUE LA MAUVAISE. La différence de prix entre le meilleur des bœufs de concours, et la barbaque la plus délavée, justifie de n'être carnassier qu'avec modération, ce qui permet de bouffer de tout et de continuer à classer l'homme parmi les omnivores.

ceverez que certains morceaux, taxés, disparaissent plus rapidement de l'étal ou sont simplement mis de côté pour des clients fidèles, ou encore pour le patron et ses commis. C'est le cas du quasi de veau déjà cité, ou de la côte filet, délectable pièce du porc. Demanderiez-vous simplement une côte de porc, qu'on vous servirait une côte seconde, plus chère dans le cas du cochon, et moins onéreuse par contre pour le moulin. Mais revenons au bœuf. Pas encore un mot de cuisine, c'est que je ne voudrais pas que l'on croie que l'Europe de l'Ouest soit la seule partie du monde où l'on se donne tellement de mal entre l'embouche et l'assiette. Tout le monde a entendu parler, faute de l'avoir essayé, de cette fameuse viande persillée des bœufs de Kobé. Dans l'alimentation de ces animaux rentrent force canettes de bière, que leurs gardiens leur font boire, sans difficulté semble-t-il, boisson qui est également utilisée pour les massages quotidiens des derniers mois d'engraissement, assurant ainsi que les Japonais ne laisseront aucune dent dans leur bol. Cet usage légèrement répugnant, à l'on y pense bien, est le signe d'une haute civilisation, dont nous avons l'équivalent plus atroce encore avec le gavage de l'oie, absolument barbare, ou le jeûne des escargots, utilement cruel. Ça, pour être civilisé, qu'est-ce qu'on est civilisé ! Bon, vous n'êtes pas dégouté ? C'est que vous êtes civilisé aussi. On continue.

Avez-vous jamais eu droit à un bœuf mode ? Contrairement à ce que beaucoup pensent, rien de bourgeois là-dedans, sinon d'adoption, c'est de la culstence d'ariste. C'est bon, c'est cher, ça prend du temps, et c'est pas terriblement diététique. Ce bœuf, qui s'appelait d'abord « à la royale », n'a pas de raison d'être à la mode, puisque, après nous avoir bassiné avec une publicité intensive pour les bas morceaux, on nous inculque avec la même vigueur qu'il ne faut faire que du vite cuit, faute de carburant pour nos fourneaux. On sera donc frondeur. Mon boucher, alors que je lui demandais de me larder une aiguillette, m'avoua n'avoir jamais utilisé de morceau si cher pour le

faire braiser pour son usage personnel, mais se souvint de l'époque où, commis chez la baronne de Mes Burnes à la Marée Basse, on lui demandait souvent de parer cinq à six aiguillettes de romsteck quand on attendait du beau linge. Il me recommanda donc de prendre une aiguillette baronne, morceau voisin, mais meilleur marché, conseil dont je me trouvais fort bien. Après l'avoir lardé, et la qualité du lard compte, bien sûr, il me remit bien ficelée la pièce triangulaire qui, par son art, devint presque cylindrique. C'était à moi de jouer. J'avais oublié le pied de veau, qui fait une gelée aussi abondante qu'exquise, mais il avait joint une crosse coupée en morceaux, qui fit parfaitement l'affaire. Il existe pour cette recette un grand nombre de variantes, les plus simples étant à mon avis les meilleures. Tout ce qui touche à la présentation : sucrer les carottes pour les colorer, tourner les légumes, c'est-à-dire leur donner une forme régulière, me semble réservé aux professionnels, qui ont le plus triste métier de la terre, à savoir faire tous les jours la même chose pour des convives qu'ils ne voient pas. Il faut du vin, blanc, et, bien que cela n'engage que moi, un graves bien sec, et fruité comme ils le sont souvent, me paraît idéal. Le bourgogne ne me réussit pas, et l'on boira bien sûr, à table, un flacon semblable à celui qui aura servi à la cuisson. Le matin, donc, on aura mis à mariner, avec la première bouteille, pas mal de petits oignons (je ne voudrais pas être trop précis, il y a des choses qui se discutent et se sentent), quelques gouttes d'ail écrasées grossièrement, quatre épices ; pas trop, attention, poivre en grain, et un peu moins qu'on ne dit de cognac, ou d'armagnac, selon le goût. L'après-midi, on égoutte le bœuf, on fait rissoler de partout, jusqu'à l'obtention d'une belle couleur, dans la grande cocotte de cuisson, qui devra être épaisse, et avoir un couvercle ajusté. Le four a chauffé pendant ce temps. Voilà qu'on met les os, et le pied de veau coupé en morceaux, blanchi si on a le courage. La moitié de la marinade passée (quel gâchis sublime), un bouquet garni costaud, avec un bout de céleri si vous en avez sous la main, et quelques tomates, épluchées s'il vous plaît, mais, de grâce, passez-vous en plutôt que de les sortir d'une boîte. On peut toujours essayer dans ce cas un peu de citron, cette acidité n'est pas de trop. Sel, poivre, peut-être un tour personnel, comme un peu de coriandre, ou pourquoi pas une trace de gingembre frais, on amène à ébullition, puis on met au four ou, si le récipient est très épais, sur le dessus du fourneau. Cinq heures, disait Pomiane. Si c'est mangeable en la moitié de temps, il avait raison de cette patience. C'est tout doucement que la viande se transforme, que l'odeur au fond déplaisante de la marinade au vin passe peu à peu à un fumet sans équivalent en ce bas monde. Des carottes et encore des oignons que vous avez fait blanchir, c'est une heure une heure et demie avant de servir que vous en garnirez le fond de la cocotte, ce qui est très indiqué pour tout flanquer par terre en retirant os et viande. Dégraissez un peu à la cuillère, couvrez à nouveau, l'aiguillette reposant sur ses légumes. C'est le moment où l'on ne tient plus. La baronne, pas l'aiguillette, vient de se foutre deux doigts dans la gorge pour faire ressortir les petits fours de tout à l'heure. Ça se fait dans le monde. Emoustillé, vous baisez la baronne. On passe à table. C'est divin. Froid, en gelée, c'est sublime. Réchauffé, c'est encore meilleur. Auprès de tous, c'est d'un effet bœuf.

Cucullus.

Feiffer

JE M'EN VEUX
DE NE PAS
M'ENTENDRE
AVEC LES GENS



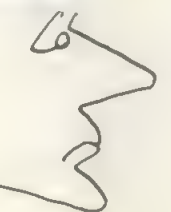
JE M'EN VEUX DU
GENRE DE GENS
AVEC LESQUELS
JE M'ENTENDS



JE M'EN VEUX
DE DIRE DES CHOSSES
QUE JE NE PENSE
PAS



JE M'EN VEUX
DE NE PAS DIRE
CE QUE JE
PENSE



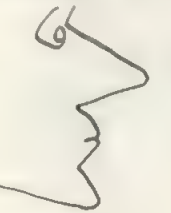
JE M'EN VEUX
DE BOIRE TOUT
LE TEMPS.



JE M'EN VEUX ENCORE
PLUS QUAND JE
NE BOIS PAS.



MAIS QUAND
J'EXAMINE TOUTES
LES RAISONS QUE
J'AI DE M'EN VOULOIR,



ELLES SONT TOUTES
L'AIR SI MESQUINES,
SI STUPIDES ET
SI ABSURDES !



QUE JE ME RENDS
COMPTE QUE JE SUIS
TROP LÂCHE POUR
METTRE AU JOUR
LES VRAIES RAISONS
QUE
J'AI DE
M'EN
VOULOIR



PARCE QU'ALORS,
JE M'EN VOUDRAIS
SÉRIEUSEMENT



© Graph-Lit

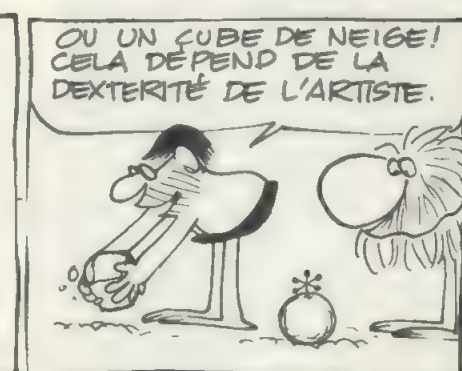
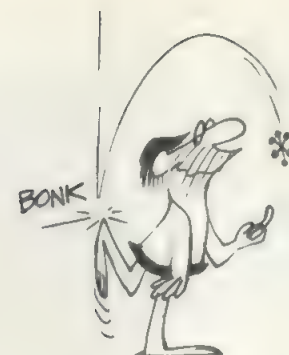
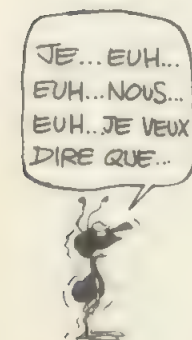
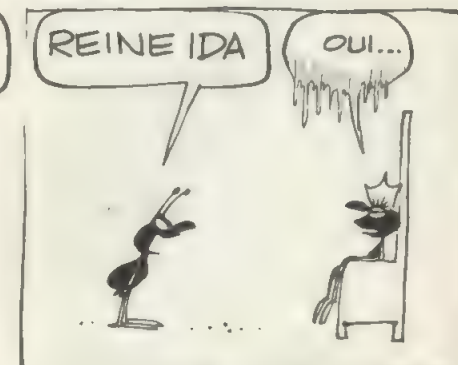
CHRYSTIAN FEIFFER

2-25



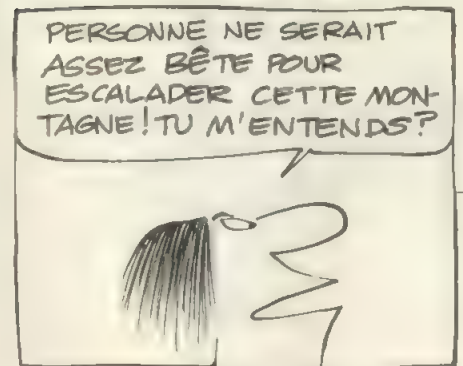
JOHNNY HART

BK
(AVANT JÉSUS CHRIST)



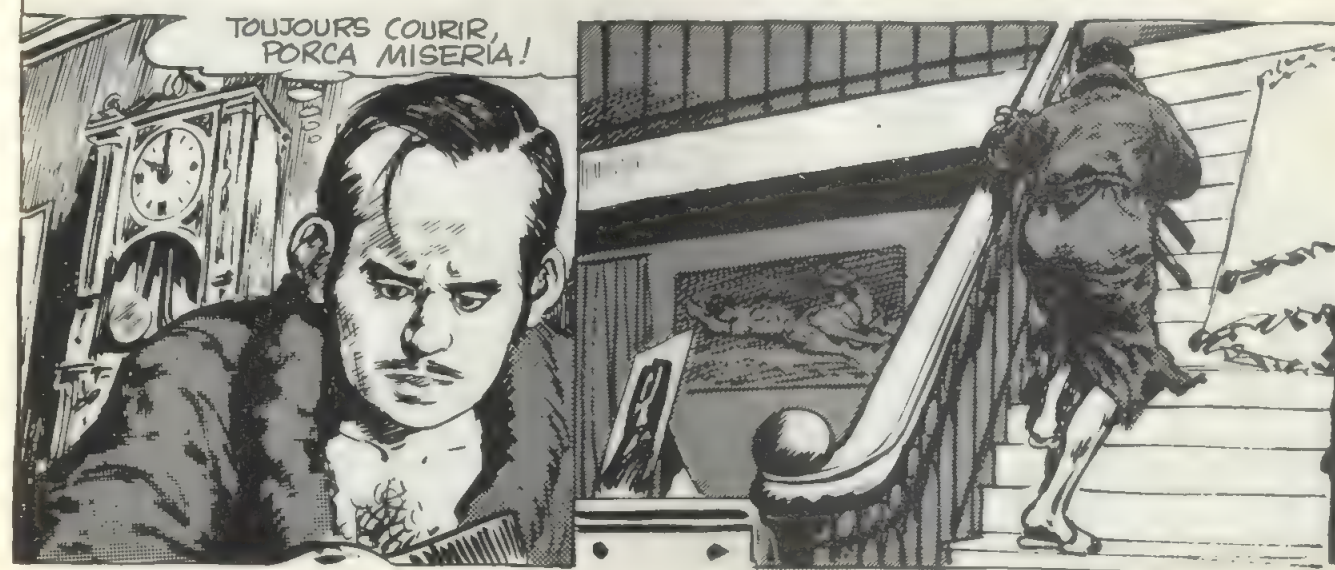
GLOMP



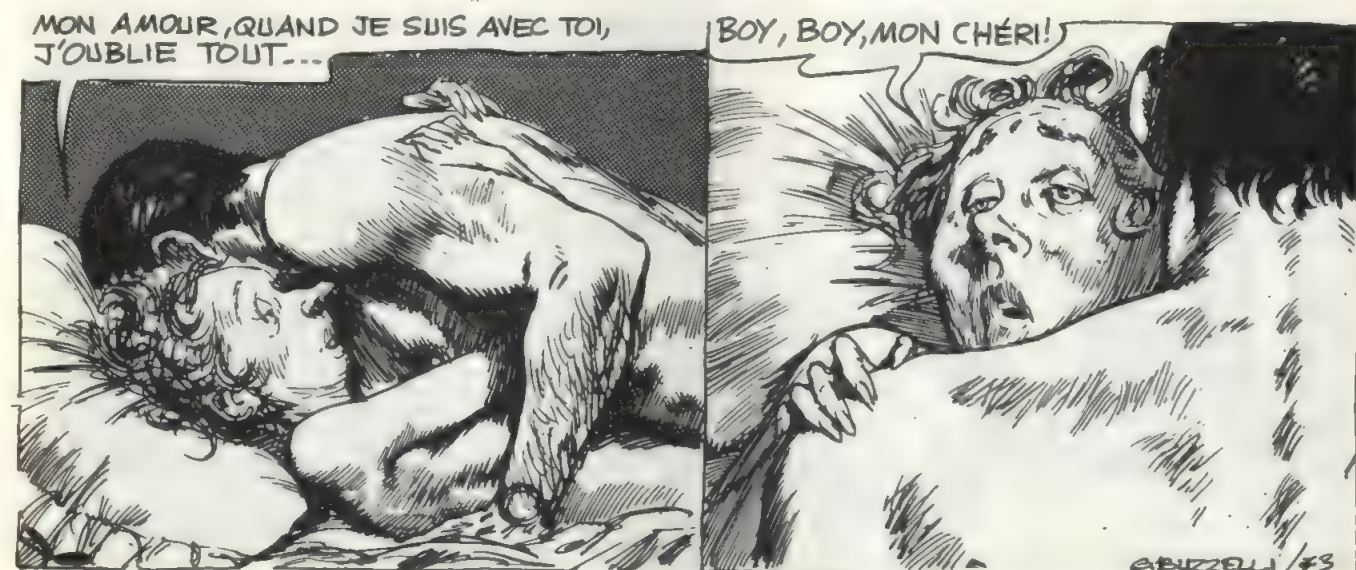


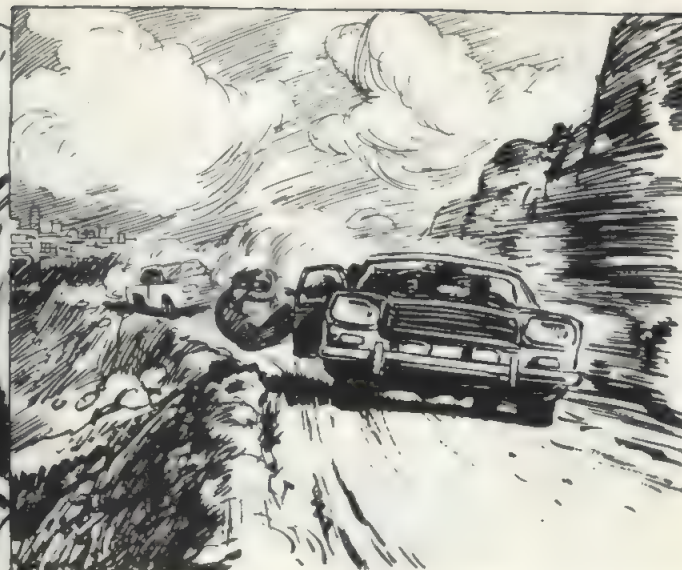
L'alphabet de Cathy











QUAH
QUAH
QUAH

IL Y A... IL Y A
QUELQU'UN?

PERSONNE NE RÉPOND, MALEDICTION!
CETTE BÊTE VA ME
MORDRE!

GRR
RRR
GRRRR
ARE

QUI ES-TU? QU'EST-CE QUI SE
PASSE?
ICI,
ZAR.

VOUS N'AURIEZ
PAS UN WHISKY
À M'OFFRIR?

MAIS J'AI MAL ET SI SOIF,
QU'EST-CE QUE C'EST QUE
CET ENDROIT?

C'EST UN EN-
DROIT OÙ IL N'Y
A QUE DES
CHÈVRES.

SI VOUS
N'AVEZ PAS
DE... DONNEZ-
MOI N'IMPOR-
TE QUOI...

HEIN? NON, J'AI PAS. POUR-
QUOI TU ES NU?



G. BUZZELLI / 72

BOY, ÉCOUTE-MOI, PUIS-
JE REVENIR, DEMAIN?

VOLER... TU PEUX VO-
LER UN AUTRE JOUR.

C'EST TOUJOURS LA
MÊME HISTOIRE, NON,
PIN. DEMAIN, C'EST IMPOSSI-
BLE. C'EST MON JOUR DE
REPOS, ET JE DOIS VOLER.

G. BUZZELLI / 73

TU ME CONNAIS. JE SUIS
UN VRAI PROFESSIONNEL.
LE SPORT EST IMPOR-
TANT POUR MON
MÉTIER.

JE SAIS, JE SAIS, TU AS UN SENS PROFESSION-
NEL TRÈS ÉLEVÉ ET LE SPORT EST INDIS-
PENSABLE À TA BONNE CONDI-
TION, MAIS...

IL N'Y A PAS
DE MAIS, CHÈRE PIN. SI JE SUIS CE PRO-
FESSIONNEL QUE TOUT LE MONDE RESPECTE,
C'EST GRÂCE À MON ENTRAÎNEMENT ET À LA
DURE DISCIPLINE QUE JE M'IMPOSE. PAR LES
TEMPS QUI COURENT, CE N'EST PAS FACILE DE TENIR
LE COUP DANS MA PROFESSION, SURTOUT EN FREE
LANCE.

JE N'AI PLUS DE CIGARETTES

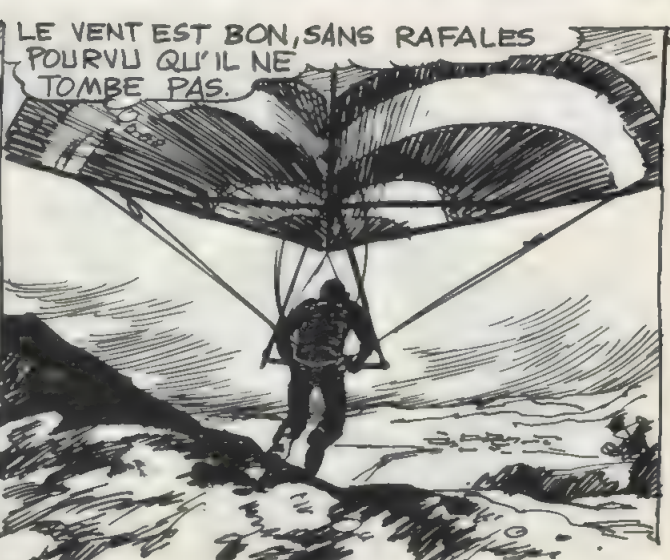
DANS LE SALON, JE DOIS EN
AVOIR QUELQUES PAQUETS.
SI NOUS DES-
CENDIONS?



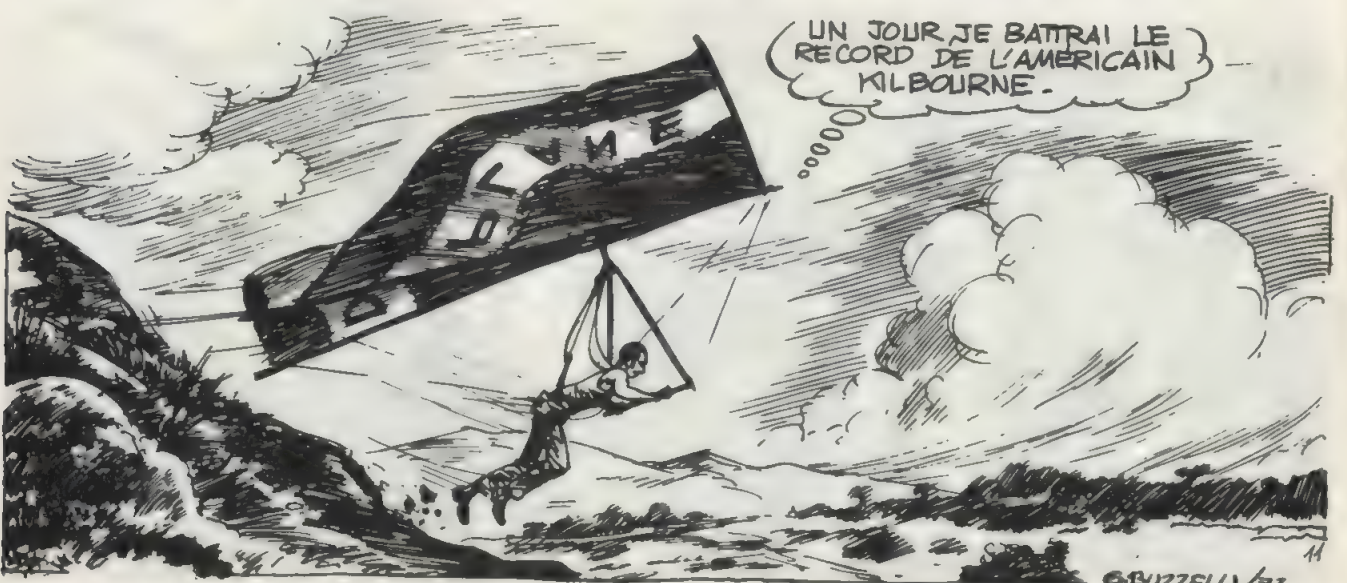
J'ESPÈRE QU'IL N'Y AURA PAS TROP DE VENT



VOILA, C'EST FAIT.



LE VENT EST BON, SANS RAFALES POURVU QU'IL NE TOMBE PAS.



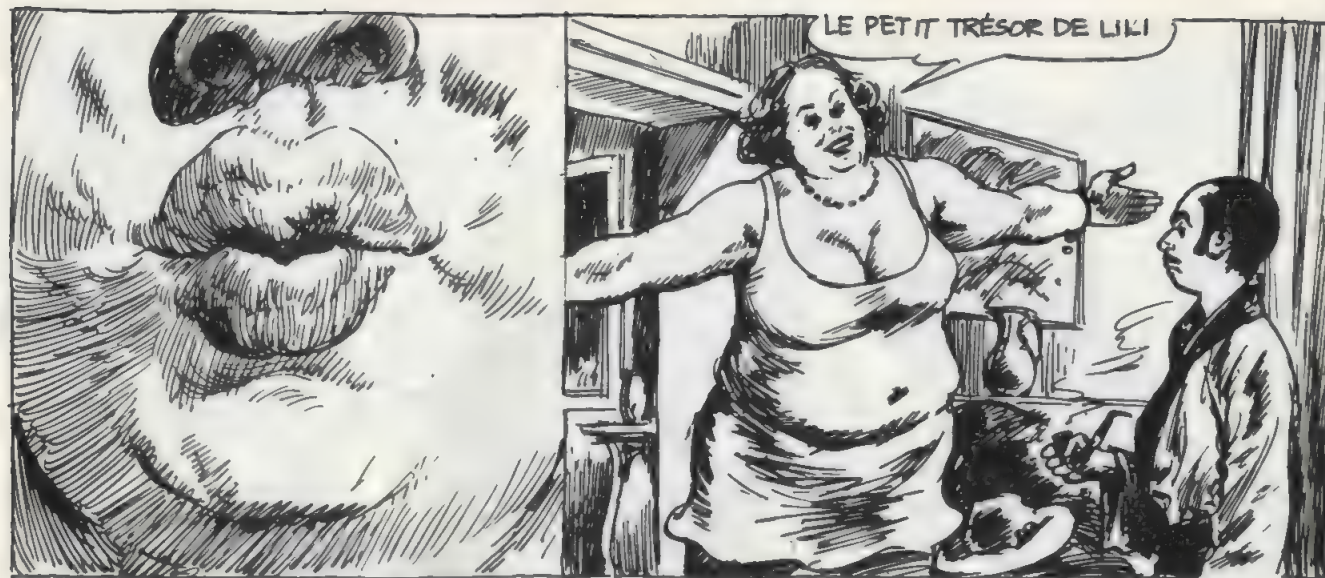
UN JOUR JE BATTRAÏ LE RECORD DE L'AMÉRICAIN KILBOURNE.

©BUZZELLI/73



D'ICI, JE NE VOIS MÊME PAS LES FOURMIS HUMAINES QUI S'AGITENT EN BAS.

©BUZZELLI/73



LE PETIT TRÉSOR DE LILI



AH, AH, AH!

ATTENTION!

UN DE CES JOURS ELEVA ME
BRISER LES REINS EN
FAISANT ÇA...

AH! AH-AH-AH!!
AH-AAH!!



BOY, OÙ
ES-TU?

VOILA, VOILA, J'ARRIVE.
J'AI BLOQUE MA FER-
METURE ÉCLAIR. ZUT,
ALORS!

MAIS QUE FAIS-TU BOY?

RIEN, QUE VEUX-
TU QUE JE FAS-
SE, TU M'E-
CRASES.

ET MAINTENANT, TU PEUX
OOOH!

MAIS QU'EST-CE
QUE TU TRA-
FIQUES?



EXCUSE-MOI, JE SUIS TOMBÉE
DU LIT.

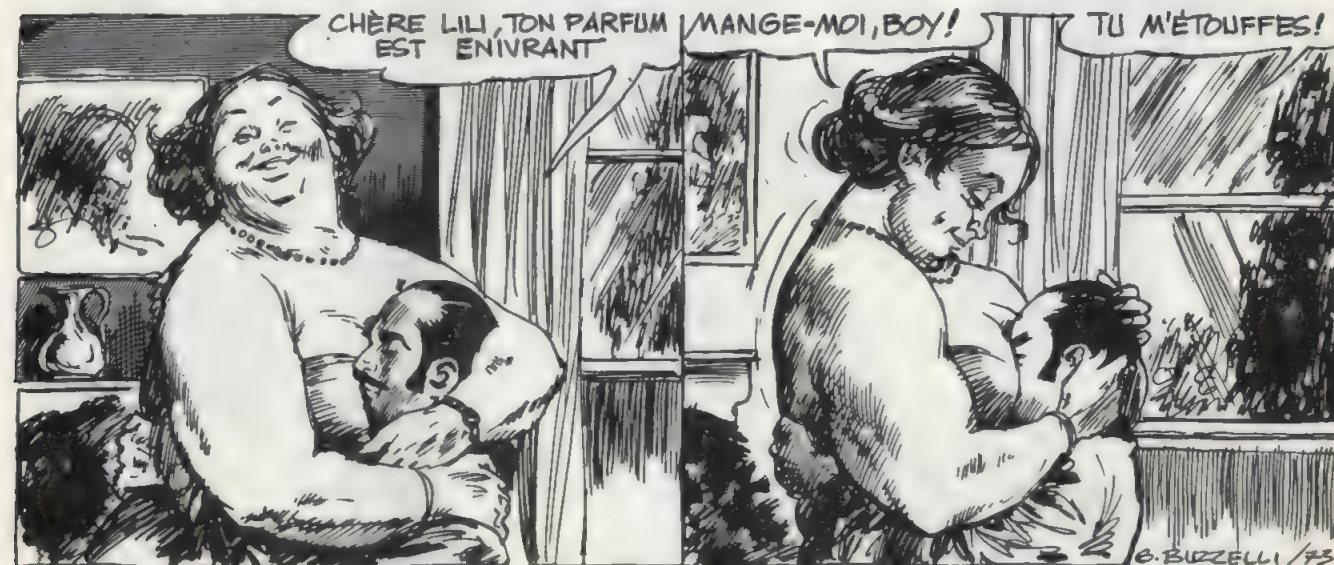
LILI, TU ME FAIS PERDRE
MON TEMPS. ARRÊTE
TES ENFANTILLAGES, ALLONS,
DÉPÊCHE-TOI, LE TEMPS,
C'EST DE L'ARGENT.

NE ME GRONDE PAS, BOY, JE NE
LE FERAIS PLUS

J'ATTENDS, LILI, J'AT-
TENDS?
OUI, BOY, MAIS DIS A'
TA LILI QUE TU N'ES
PAS FÂCHÉE AVEC
ELLE.

MANGE-MOI, BOY, DIS-MOI QUE JE
SUIS LA PLUS
BELLE

TU ES LA PLUS
BELLE, TU ES DIVINE, TU
ES UNE CRÉATURE DE
RÊVE, MAINTENANT,
TAIS-TOI ET FERME
LES YEUX.



CHÈRE LILI, TON PARFUM
EST ENIVRANT

MANGE-MOI, BOY!

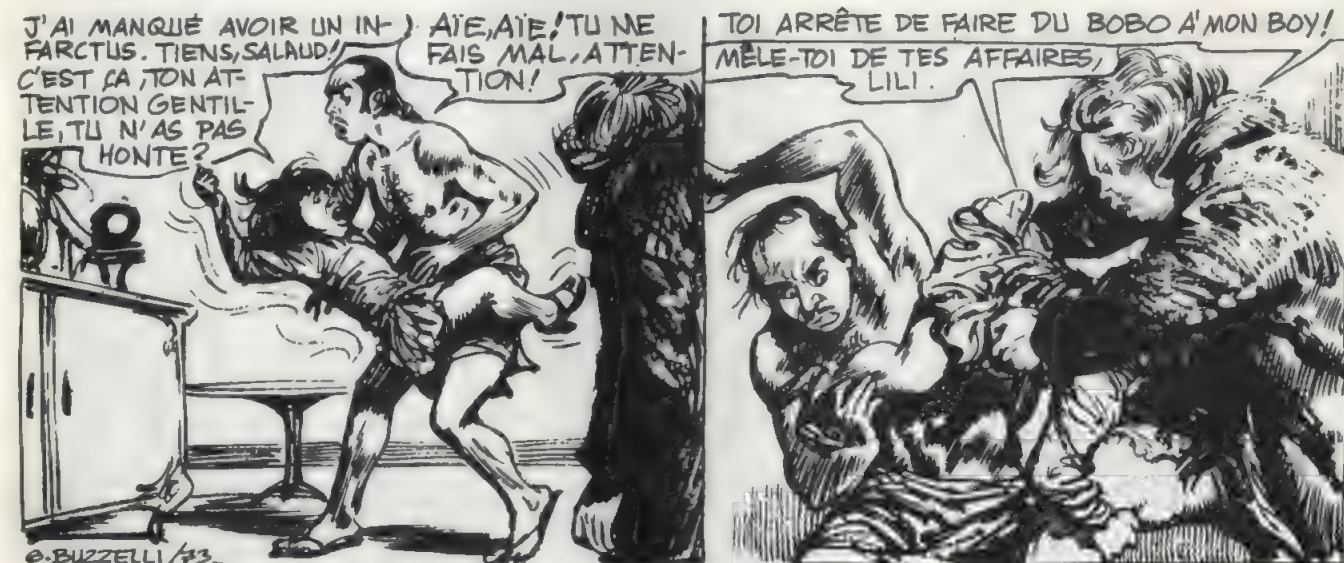
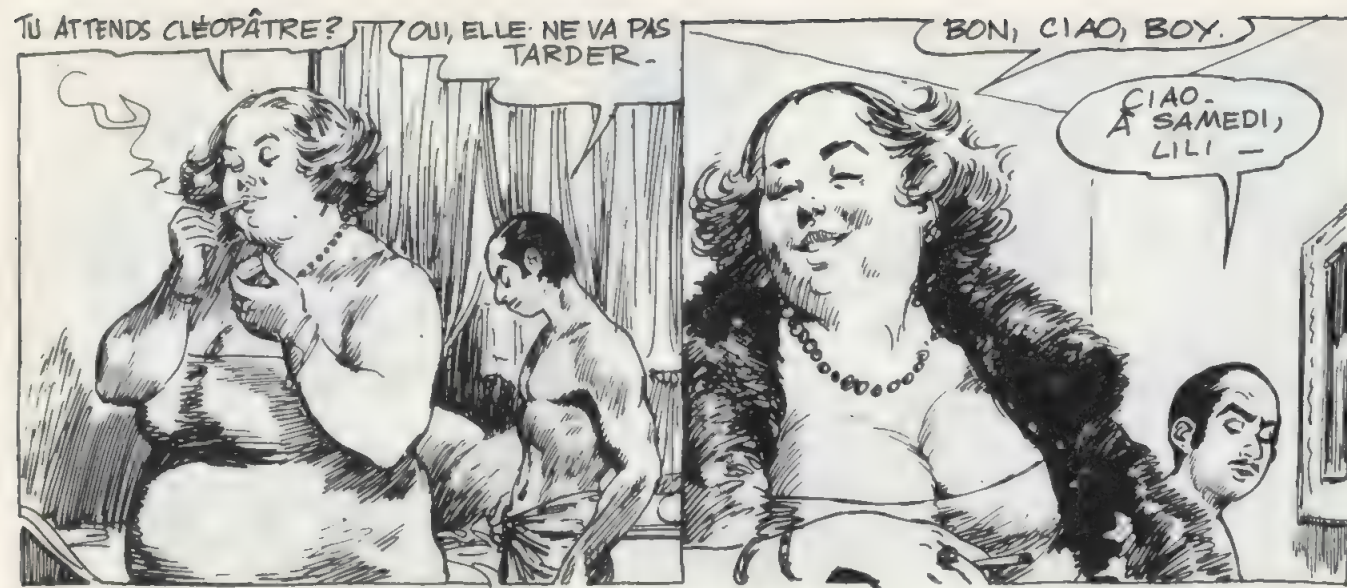
TU M'ÉTOUFFES!



T'ÉTOUFFER, PETIT COQUIN, COMME SI TA LILI
ÉTAIT CAPABLE DE FAIRE DU MAL A' SON BOY.

C'EST PLUTÔT TON ENGIN DE MORT QUI
RISQUERAIT DE TE FAIRE DU MAL, CETTE
CHOSE QUI VOLE AU
VENT.

LILI,
J'AIME
PLANER.



A! PRESENT, NOUS DEUX, PRENONS UN VERRE ET
PUIS ON IRA LA-HAUT, D'ACCORD?



JE VAIS FAIRE MON
POSSIBLE POUR ME FAIRE PARDONNER. TU VAS
VOIR, MONTONS, MA BELLE CLÉO, MONTONS!

ALORS, M'AS-TU
PARDONNÉ?



C'EST FINI. JE
TE LE JURE

PARDONNÉ, D'AC-
CORD, A' CONDITION
QUE TU NE RE-
COMMENCES PLUS

EMBRASSE-MOI.

TU SAIS QUE CE
N'EST PAS FA-
CILE POUR MOI,
JE N'Y ARRIVE
PAS.



MAGNIFIQUE!
MAGNIFIQUE!

AH, AH, AH, PETITE
COQUINE! IL FAUT
PASSER A' LA
CAISSE, D'ABORD.

PARDON, J'OUB-
LIAIS. ALORS
TU SAIS CE QU'IL
VA FAIRE TON
GRAND AMOUR?
IL VA SE MET-
TRE A' QUATRE
PATTES ET TU VAS
LUI GRIMPER
DESSUS, COMME
ÇA, TU POURRAS
METTRE TON PET-
TIT CADEAU
DANS MA
TIRE LIRE.

C'EST FAIT, MON BOY.



C'EST BIEN, C'EST
BIEN. MAINTENANT
BOY VA TE DONNER
UN Baiser DE
CINÉMA.

M'AGENOUILLER! ME FAIRE GRIMPER DESSUS
PAR CETTE NABOTE! UN JOUR OU L'AUTRE
JE FOUTRAI HORS DE MA VIE TOUTES CES
MALHEUREUSES...

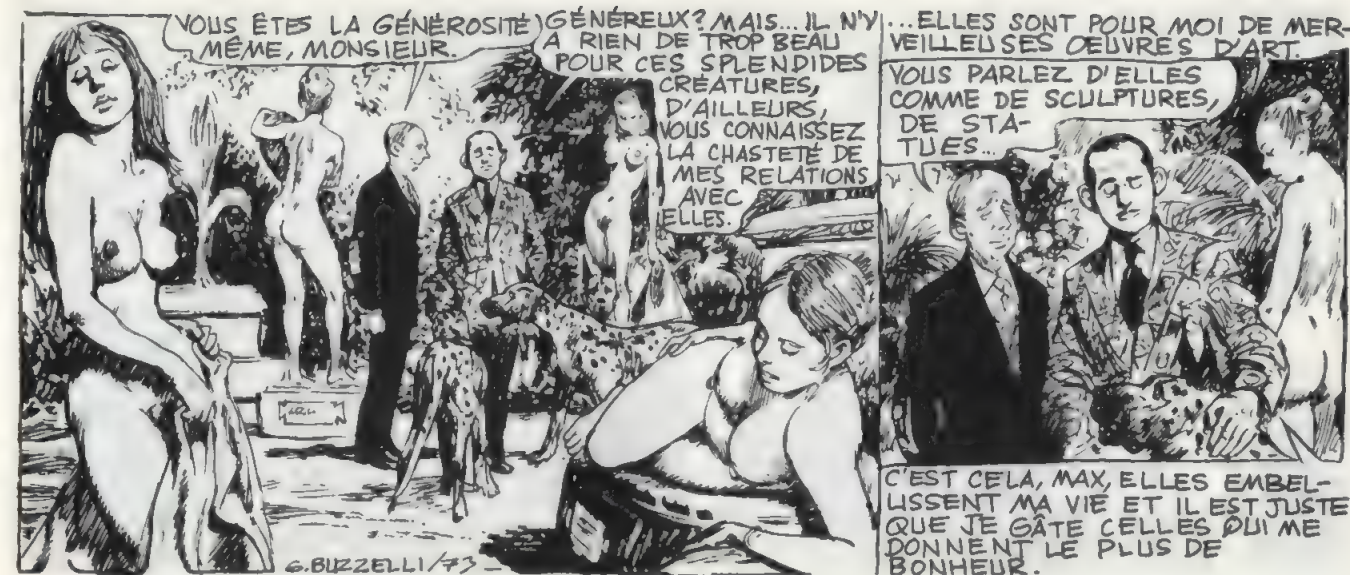


G. BUZZELLI / 73

... JE VIVRAI COMME UN SEIGNEUR.
HABILLÉ A' LA DERNIÈRE MODE, DISTRI-
BUANT D'ÉNORMES POURBOIRES,
LE TOUT-PARIS SERA A'
MES PIEDS...



19



COUCHÉ! LES DÉMONSTRATIONS
D'AFFECTION DE CES BÊTES
COMMENCENT A' ÊTRE UN TAN-
TINET INTÉRESSANTES.



COUCHÉ! ALLEZ, DEHORS! MAX, AIDEZ-MOI
NE RESTEZ PAS PLANTÉ LA! MAX
MAX, MAIS OÙ EST-IL
PASSÉ, L'ANIMAL?
VOUS VOUS
CACHEZ?



JE SUIS LA', MONSIEUR, ALLEZ, SALES
BÊTES, FILEZ! OUSTE!



OH! COMMENT VOUS ONT-ILS ARRANGÉ
VENEZ A' LA MAISON.

CES DALMATIENS
SONT TROP FÉROCES.
JE VAIS LES CHANGER
CONTRE DES
DOBERMAN. CE
SONT DES ANI-
MAUX PLUS
DOUX, PLUS
DOCILES.



C'EST VRAI, MONSIEUR,
SAGE DÉCISION.

20

POUR TOI, MUGUET, TOUJOURS SI SAGE ET DOUCE, ET POUR TOI, COQUELICOT, JOYEUX NOËL, JOYEUX NOËL, MES CHÉRIES.



POSEZ ÇA LÀ, MAX, ET RETIREZ-VOUS.



BIEN, MONSIEUR.

MA PRÉFÉRÉE, DESCENDS VERS MOI.



JOYEUX NOËL, COQUINETTE.



MAIS QU'EST-CE? C'EST SI GRAND?



OUVRE, ALLEZ, ET TU VERRAS.

OOH! C'EST UN GARÇON!!



PETITE FOLLE! MAIS QUE DIS-TU UN GARÇON, C'EST UN POUPON, TU NE VOIS PAS?



UN JOUET! UN POUPON! MAIS IL SOURIT COMME S'IL ÉTAIT VRAI!...



C'EST UNE COPIE EXACTE, GRANDEUR NATURE. LA TECHNIQUE MODERNE FAIT DE CES MIRACLES, MA TRÈS CHÈRE COQUINETTE.



A SAVOIR COMBIEN ÇA T'A CÔTÉ, TU N'AURAS PAS DÙ.

BAGATELLES, BAGATELLES... TANT QUE JE PEUX LE FAIRE...



...POURQUOI S'EN PRIVER, OH MILLE PARDONS, JE NE T'AI PAS OFFERT DU FEU.



IL N'EST PAS SEULEMENT BEAU, IL BOUGE, MARCHE, SOURIT COMME TU AS VU. IL CONNAÎT UN TAS DE JEUX...



...DE JEUX...

AIÉ! AIÉ! MAIS QU'EST-CE QUI TE PREND?



OH, PARDON, BOY... J'ÉTAIS SI HORS DE MOI!... JE NE VOULAIS PAS...



TU ES FOLLE! TU M'AS BLESSE!

ATTENDS, JE TE DONNE UN COUP DE MAIN!

VAS-Y DOUCEMENT, C'EST SENSIBLE!

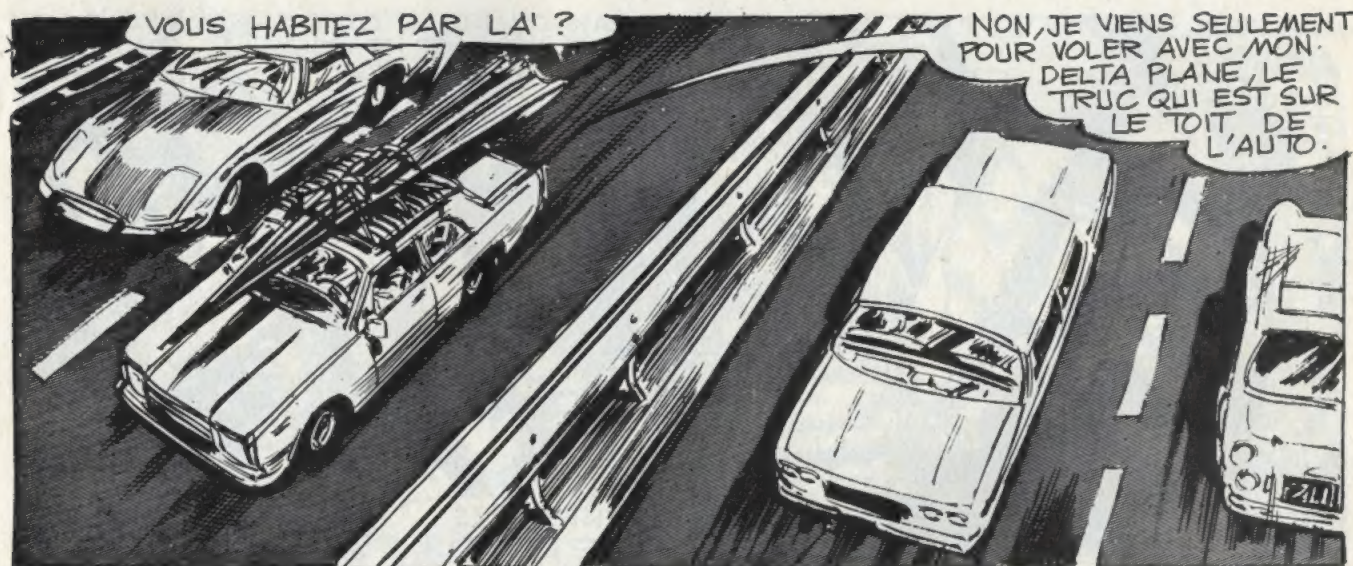


TIENS-TOI TRANQUILLE. AH, CES HOMMES... QUELS DOUILLETS!



SALE NAIN... "OH PARDON, BOY, J'ÉTAIS SI HORS DE MOI!... MON PIED AU CUL, OUI!"







ENCORE UN QUI AL-LAIT TROP VITE



PARLEZ, DITES-MOI CE QUI VOUS PRÉOCCUPE.

CIGARETTE? ☐ MERCI. ☐ COMME JE VOUS L'AI DIT, MARIO EST UN GRAND AMI, NOUS AVONS DES LIENS... PROFESSIONNELS... TRÈS ÉTROITS.

MERCI... PEUT-ÊTRE DANS UNE CLINIQUE, AURAIS-JE PU PLUS FACILEMENT RESTER PRÈS DE LUI... VOUS COMPRENEZ... JE LUI PORTE TANT D'AFFECTION...



RIEN À FAIRE POUR LE SORTIR DE LÀ. IL FAUT LES POMPIERS ET LE CHALUMEAU.

IL ONT DÉCOUPÉ LA BAGNOLE POUR LE SORTIR. PAUVRE TYPE! IL A TOUTES LES OS BRISÉS. ON SE DEMANDE COMMENT IL VIT ENCORE.

PAUVRE TYPE! ALORS, CE SOIR, ON SE VOIT?

MÊME EN-DROIT, MÊME HEURE.

VITE, À L'HÔPITAL, CELUI-CI RESPIRE ENCORE.



RIEN DE PLUS NATUREL. NE VOUS FAITES PLUS DE SOUCIS. IL VOUS SUFFIT DE RÉSERVER UNE CHAMBRE INDIVIDUELLE ET VOUS POURREZ VEILLER VOTRE AMI AUTANT QUE VOUS LE DÉSIREZ.

VOUS VOULEZ DIRE QUE C'EST SEULEMENT UN PROBLÈME ADMINISTRATIF? QUELLE IMPORTANCE! MERCI MILLE FOIS DE VOTRE COMPRÉHENSION.

OUI, BIEN SÛR. CES FACILITÉS NE SONT PAS À LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE. ÇA VA CÔUTER PLUS CHER.

À VOTRE SERVICE, AU REVOIR, CHÈRE MADAME.



LE TRANSPORTER AILLEURS RISQUERAIT DE LUI ÊTRE FATAL. CE N'EST PAS POSSIBLE. MAIS SOYEZ PERSUADÉE QUE NOTRE MALADE SERA AUSSI BIEN SOIGNÉ ICI QUE DANS UNE CLINIQUE DE LUXE.

DOCTEUR, JE NE METS PAS EN DOUTE... J'INSISTAIS POUR UNE CLINIQUE SEULEMENT POUR... ENFIN, VOUS COMPRENEZ?



NON, CLÉOPÂTRE, OGOLODI... OUI HÔPITAL OGOLODI, 5^È ÉTAGE, CHAMBRE 33. S'IL A DIT QUELQUE CHOSE? MAIS NON, IL A LA MÂCHOIRE CASSÉE. TU AS NOTÉ? CHAMBRE 33, 5^È ÉTAGE...

MON DIEU, QUELLE JOURNÉE! JE SUIS EXTÉNUÉE!



BOY, LES ROSES, REGARD-DE TES ROSES!



ALLEZ, CHÉRI, C'EST DU BON BOUILLON POUR MON CHÉRUBIN, CA, FAIT PAR MES MAINS... MAIS IL N'A PAS L'AIR BIEN AUJOURD'HUI. IL A L'AIR TOUT BIZARRE.

SALUT, TOUT LE MONDE!



CLÉO, DÉPÊCHE-TOI, JE DOIS LUI PRENDRE SA TEMPÉRATURE

ALORS, TU CROIS QUE BOY VA T'ATTENDRE LONGTEMPS? C'EST TON TOUR, AUJOURD'HUI.



OH, LES COUVERTURES DE CE PALIVRE CHOU SONT TOUJOURS EN DÉSORDRE...

JE SAIS, JE SAIS QUE C'EST MON TOUR DE LUI FAIRE SA PETITE GÂTERIE, A' NOTRE BOY.



HIER, IL M'A DONNÉ L'IMPRESSION D'ÊTRE UN PEU INDIFFÉRENT, COMME S'IL AVAIT LA TÊTE AILLEURS.

IMBÉCILE!



BOY, ÉCOUTE, JE VAIS TE FAIRE LA LECTURE DU JOURNAL.

LILLI, MAIS HIER, BOY... COMMENT ÉTAIT-IL?

EH BIEN... IL ÉTAIT... COMMENT DIRE... UN PEU FROID...



IL A DE LA TEMPÉRATURE?

NON, AUCUNE.



MAIS... IL EST MORT!!!



MORT?! CA VEUT DIRE QUE BOY N'EXISTE PLUS?

RÉGINE, TU ES SÛRE? SI TU INSISTES UN PEU ENCORE, PEUT-ÊTRE QUE...

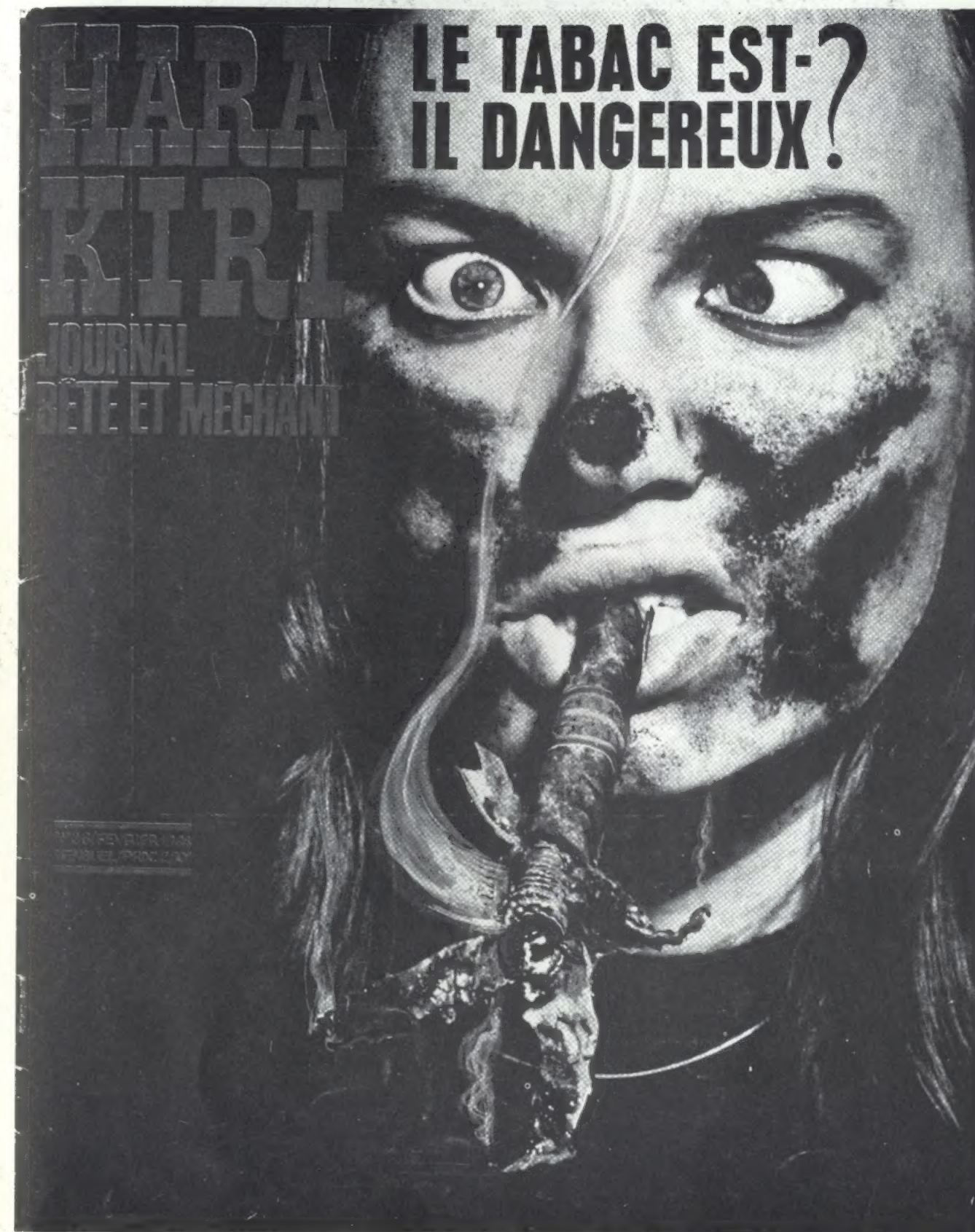
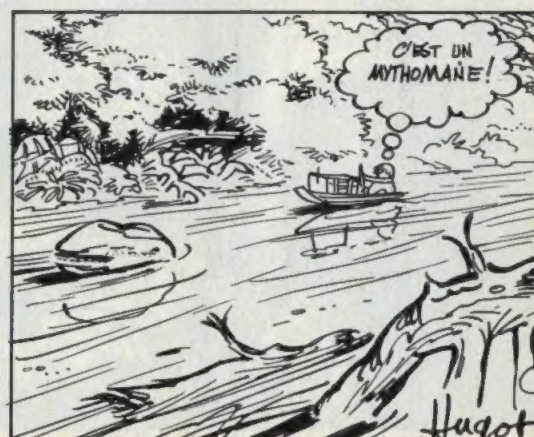
INSISTER, MON DIEU, MAIS COMMENT VEUX-TU? VOUS NE VOYEZ PAS QUE C'EST UN CADAVRE?...



MAIS... ALLONS, BOY, BOY, DIS-NOUS QUE CE N'EST PAS VRAI...

...IL NOUS A ABANDONNÉS... NOUS SOMMES SEULES...





CE HARA KIRI DE FEVRIER 1964 EST INTROUVABLE
ACHETEZ EN FEVRIER 1974 LE HARA KIRI QUI SERA INTROUVABLE EN FEVRIER 1984